

le phare

journal n° 18 centre culturel suisse • paris



SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2014

EXPOSITIONS • MIRIAM CAHN • COLLECTIF_FACT • ALEXANDRA NAVRATIL / MUSIQUE • OLIVIA PEDROLI • HILDEGARD LERNT FLIEGEN •
ERIKA STUCKY • FRITZ HAUSER / DANSE • IOANNIS MANDAFOUNIS • NICOLE SEILER / THÉÂTRE • MASSIMO FURLAN • MICHEL VOÏTA
ÉVÉNEMENT • ANNE ROCHAT • PHILIPPE DECRUAZAT ET ALAN LICHT • ERIC HATTAN ET JULIAN SARTORIUS / ARCHITECTURE • AGPS •
BUCHNER BRÜNDLER • JÜRG CONZETT / GRAPHISME • NORM / PORTRAIT • ANDREA BELLINI / INSERT D'ARTISTE • BENI BISCHOF

A*



*Aargauer Kunsthaus 23.8. – 16.11.2014

Aargauerplatz CH-5001 Aarau
Ma – Di 10 – 17 h Je 10 – 20 h
www.aargauerkunsthaus.ch

Sophie Taeuber-Arp Aujourd’hui c'est demain

Docking Station

Des artistes contemporains face aux œuvres de l'Aargauer Kunsthaus et de la collection de Nationale Suisse

Marc Bauer, Bianca Brunner, Philippe Decrauzat, Klodin Erb, San Keller, Petra Köhle / Nicolas Vermot Petit-Outhenin, Zilla Leutenegger, Michael Meier & Christoph Franz, Giacomo Santiago Rogado, Francisco Sierra

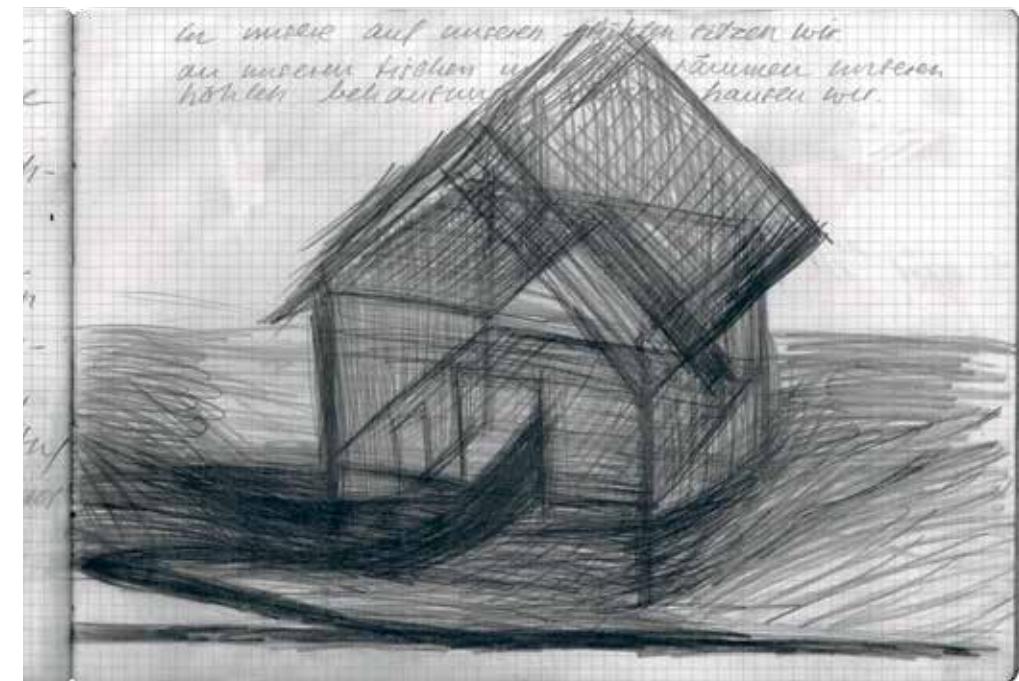
CARAVAN 3/2014: Max Leiß
Série d'expositions de jeunes artistes

Image: Sophie Taeuber-Arp, Coquilles et fleurs, 1938,
Stiftung Hans Arp und Sophie Taeuber-Arp e.V. © Wolfgang Morell

Sommaire

- 4 / • EXPOSITIONS
Le corps au centre
Miriam Cahn
8 / **Visions fantômes**
Alexandra Navratil
9 / **Double jeu**
collectif_fact
10 / • GRAPHISME
Liberté sous contrainte Norm
11 / • DANSE
Fée des images sonores
Nicole Seiler
12 / • ARCHITECTURE
L'homme qui aime les ponts
Jürg Conzett
14 / **Petites histoires de grande architecture**
ags
15 / **La radicalité sensuelle**
Buchner Bründler
16 / • MUSIQUE
Ice Queen Erika Stucky
17 / **Chanteuse en équilibre**
Olivia Pedroli
18 / • THÉÂTRE
Longtemps je me suis couché...
Michel Voita
19 / • MUSIQUE
Tambour avec homme Fritz Hauser
20 / • DANSE
Le corps, cet outil de transmission
Ioannis Mandaounis
21 / • NUIT BLANCHE
Épaississement de la présence
Anne Rochat
22 / • ÉVÉNEMENT
Chaises musicales
Julian Sartorius et Eric Hattan
23 / • INSERT D'ARTISTE
Beni Bischof
27 / • GRAND ENTRETIEN • THÉÂTRE
Des images longues à la parole vive
Massimo Furlan et Vincent Baudriller
28 / • ÉVÉNEMENT
Bande originale
Philippe Decrauzat et Alan Licht
30 / • EXPOSITION
CMJN
Les plus beaux livres suisses 2013
31 / • ÉVÉNEMENT / • MUSIQUE
Film en creux Uriel Orlow
Cabaret show six Hildegard lernt fliegen
32 / • PORTRAIT
L'art et la manière
Andrea Bellini
39 / • LONGUE VUE
L'actualité culturelle suisse en France
Expositions / Scènes
41 / • MADE IN CH
L'actualité éditoriale suisse
Arts / Littérature / Cinéma / Musique
46 / • ÇA SE PASSE AU CCS
47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Miriam Cahn, mich betrachtend, 2012,
250 x 180 cm. © Serge Hasenböhler



Miriam Cahn 1979 2005 2010 (extrait, carnet de dessin). © Miriam Cahn

Découvrir, redécouvrir

En tant que producteurs culturels, nous passons beaucoup de temps à regarder des œuvres, à y réfléchir et à parler avec leurs auteurs. Nous aimons « suivre » les artistes sur la durée, observer le développement de leur travail, interroger sa signification. Au fil de l'évolution de nos connaissances, de notre sensibilité, de nos envies, mais aussi des questions débattues dans les champs de l'art, notre regard sur un même travail s'affine, change et parfois s'éloigne. Parallèlement, nous sommes toujours à la recherche de nouvelles découvertes. Pour composer une programmation, le suivi et la découverte sont étroitement liés. Au CCS, nous articulons nos choix depuis février 2009, mais ces choix s'inscrivent aussi dans une temporalité plus large, depuis la création du CCS en 1985. Nous sommes heureux lorsque nous présentons un artiste pour la première fois, mais il nous paraît aussi intéressant de revisiter le travail d'artistes qui ont déjà été à l'honneur au CCS et dont l'œuvre nous touche. Ainsi, nous proposons aujourd'hui une exposition de Miriam Cahn, qui a déjà été présentée en 1987. Son travail, engagé, intense, prolifique, n'a pas fondamentalement changé depuis ces années 1980 où elle exposait dans d'importantes institutions européennes et représentait la Suisse à la Biennale de Venise. C'est plutôt le regard sur son travail qui est à nouveau acéré, réceptif, à un niveau international et porté par de nouvelles personnes, dont ses galeries à Paris, en Allemagne et à New York. Le livre d'artiste que nous coéditons est le fac-similé d'un carnet de dessins sur lequel Miriam Cahn a travaillé en 1979, en 2005 et en 2010. Dans ce cas aussi, l'auteur revient sur son travail. Sa position artistique obsessionnelle et sans concession peut agir aujourd'hui comme une force de référence dans une période marquée par de nombreuses fragilités. Le collectif_fact a aussi exposé au CCS, en 2005. Dans ce cas, le travail a beaucoup évolué. À l'époque expérimentateur de l'animation 3D, le duo explore désormais les mécanismes du cinéma, avec des films courts et des expositions scénarisées. Les graphistes de Norm avaient réalisé une installation pour Nuit blanche en 2007, ils viennent aujourd'hui pour une conférence. La musicienne caméléon Erika Stucky connaît déjà la scène du CCS, elle la retrouve avec un nouveau projet, au moins aussi fou que les précédents. Le facétieux Massimo Furlan avait « performé » au CCS en 2005, il met en scène cet automne une pièce de théâtre jouée au TCI, et discute de son travail au CCS avec Vincent Baudriller. Philippe Decrauzat proposait des programmes de films en 2007, le CCS coproduit aujourd'hui un ciné-concert, rencontre entre son nouveau film et la musique d'Alan Licht. Des artistes aussi différents que Nicole Seiler, Anne Rochat, Hildegard lernt fliegen, Ioannis Mandaounis, Eric Hattan, Uriel Orlow ou Julian Sartorius rebondissent dans notre programmation, avec des suites ou des projets inédits. Et simultanément, nous entamons des collaborations avec plusieurs « nouveaux » artistes. La découverte se trouve autant dans des nouvelles positions artistiques que dans des pratiques déjà vues et reconnues, mais qui, à tel ou tel moment, sont considérées ou comprises différemment. Une œuvre d'art est d'autant plus significative si elle tient l'épreuve du temps, l'exercice du recul, le deuxième regard. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber



Page de gauche: Miriam Cahn, *HAENDE HOCH!*, 280 x 400 cm, 2014. © Serge Hasenböhler
 Page de droite: Miriam Cahn, *baum*, 382 x 243 cm, 2012. © Serge Hasenböhler

Le corps au centre

Le CCS propose une sélection d'œuvres de Miriam Cahn réalisées sur une période de vingt-cinq ans. —— Entretien avec l'artiste par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

12.09 - 14.12.14

Miriam Cahn
corporel / körperlich

En complément de l'exposition,
 diffusion du documentaire
Miriam Cahn - ohne Umwege
 (« sans détours »), 2005, 52',
 réalisé par Edith Jud, avec
 sous-titrage inédit en français

■ Dès les années 1970, Miriam Cahn dessine à même le sol, surtout à la craie noire, sur des feuilles de papier grand format ou même dans l'espace public. Avec son trait énergique, elle crée des figures humaines saisissantes, d'une troublante intensité où la femme déploie son corps dans toute son expressivité. Elle dessine aussi des architectures menaçantes ainsi que des navires de guerre, qui font écho aux folies constructives et destructrices de l'homme. Rebelle et activiste, elle défend une forme de féminisme dans sa pratique artistique. Plus tard, elle expérimente la peinture à l'huile et les couleurs vives, notamment avec ses séries de champignons nucléaires, de magnifiques coulées de couleurs qui font presque oublier les effets destructeurs des bombes. Une part importante de son œuvre est toujours constituée de « portraits » d'humains, d'animaux ou de végétaux, souvent frontaux, qui vibrent d'une présence énigmatique. Dès les années 1990, son travail se réfère parfois à des sujets politiques, comme les conflits en ex-Yougoslavie, au Moyen-Orient, ou les attentats du 11 septembre 2001. L'exposition du CCS, articulée en cinq espaces, présente des œuvres de différentes périodes (dessins, peintures, carnets de dessins, photographies de dessins dans la rue) et propose une large place à de nouvelles peintures.

• CCS / Ton exposition s'intitule *corporel / körperlich*. Le corps occupe une place essentielle dans ton travail. Corps de femme, d'homme, d'enfant, souvent nu, entier ou fragmenté. Corps d'animal aussi. Pourquoi dessines-tu ou peins-tu des corps ?

• Miriam Cahn / Corporel ne veut pas dire le corps montré-dessiné-peint, mais ma méthode-pratique (*mein Verfahren*) d'agir avec mon corps comme un instrument du faire. C'est le centre pour toutes mes techniques, un peu dans le sens de la performance des années 1970-1980, où les artistes mettaient leur corps au centre de leurs pratiques et de leurs pensées.

• CCS / Dans l'exposition, tu présentes deux grandes séries, d'une part des dessins dans lesquels les figures, seules, sont plutôt debout (*haltungen...*, 1982), d'autre part une installation spatiale de treize peintures à l'huile où les figures sont couchées (*schlafen*, 1997). Que représentent pour toi ces figures dans ces deux positions de base ?

• MC / *haltungen huren zugeordnet oder auch malermodelle* (« attitudes attribuées à des prostituées ou à des modèles d'artistes ») veut dire le regard traditionnel que porte l'homme – peintre ou client (*Freier*) – sur le corps de la femme. Dans les années 1980, c'était nouveau de travailler ainsi comme artiste féministe. La série *schlafen*



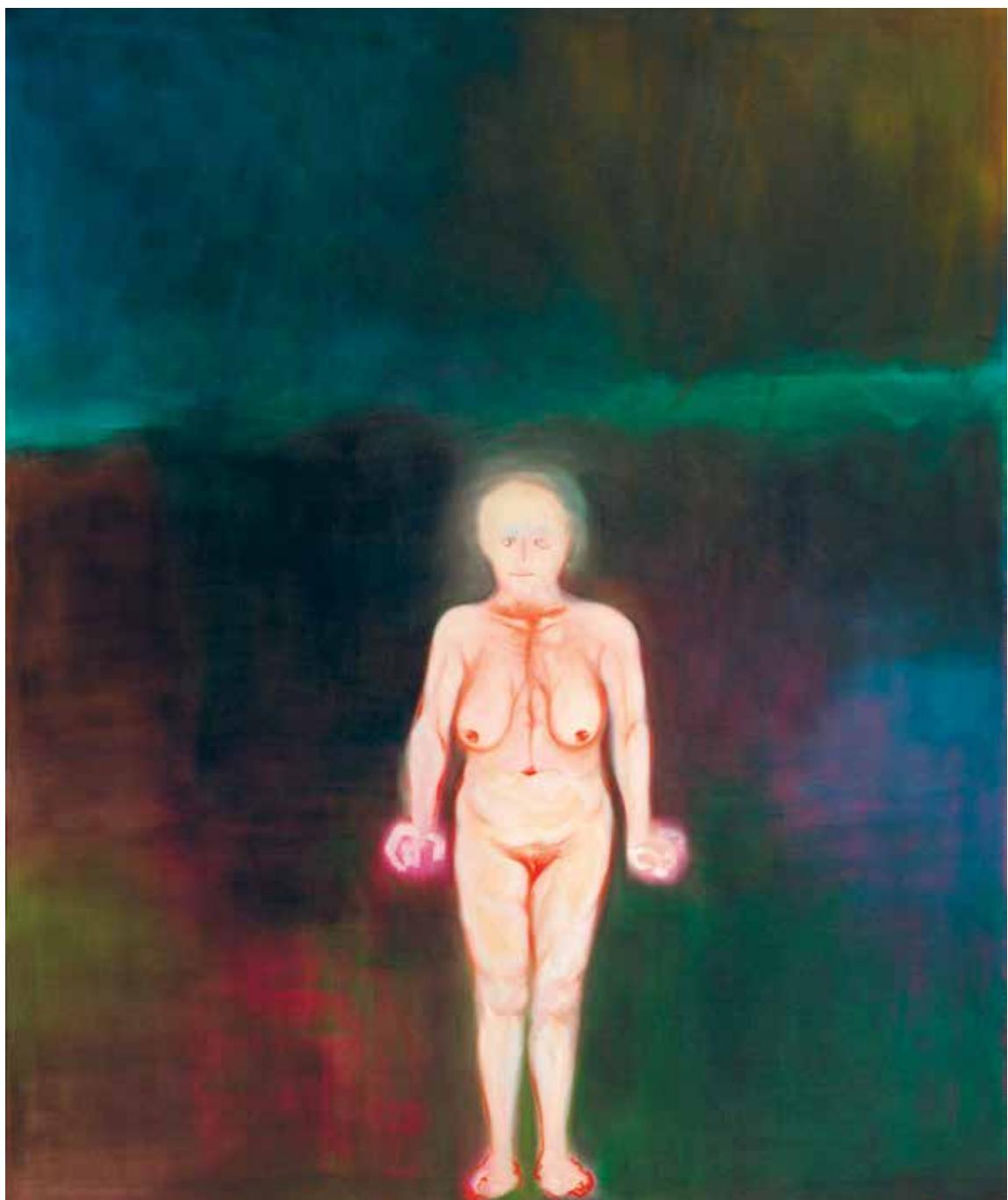
Publication

miriam cahn 1979 2005 2010

Une publication, *Miriam Cahn 1979 2005 2010*, sous forme de fac-similé d'un carnet de dessins et de textes de l'artiste réalisés entre 1979 et 2010, paraît à l'occasion de l'exposition.

Exposition en partenariat et publication en coédition avec le Aargauer Kunsthause Aarau, qui présentera l'exposition de Miriam Cahn, *körperlich/corporel*, du 24 janvier au 19 avril 2015.

Avec le soutien de Swisslos et Kulturförderung Kanton Graubünden.



Miriam Cahn, sans titre, 290 x 240 cm, 2013. © Serge Hasenboehler

«dormir») est plus floue : que veut dire être couché-allongé ? Si je travaille «corporellement», cela devient compliqué et peut-être même trop personnel, quelque chose que je ne sais pas, ça reste ambivalent : un état qui m'intéresse toujours dans mon travail.

• CCS / Tu as réalisé plusieurs séries sur des périodes ou des faits tragiques de l'histoire : des explosions atomiques, la guerre en Yougoslavie, le 11 septembre 2001 ou le camp d'Auschwitz. Quelle nécessité ressens-tu à traiter ces sujets dans ton travail ?

• MC / Quelle question ! C'est ce qui se passe dans le monde tous les jours, toute ma vie...

• CCS / En 1979-1980, tu as réalisé plusieurs dessins grand format sur des murs dans l'espace public, à Paris et à Bâle, notamment sur des piliers de ponts ou de tunnels, dont celui de l'Alma. Ce travail est documenté dans l'exposition. Que recherchais-tu avec ces dessins sauvages dans la rue ?

• MC / À Paris, je n'avais qu'un tout petit atelier. C'était une bonne raison pour sortir et choisir illégalement les lieux que je trouvais assez grands et beaux, murs et espaces. Un peu plus tard à Bâle, mon idée était plutôt politique : je refusais cette autoroute construite plus ou

moins en pleine ville. Je voulais y mettre mes traces avec un matériel «nul» et provisoire comme le fusain ou la craie, qui disparaîtrait avec la pluie et le temps. Ça a marché parfaitement. Quand un policier a voulu m'accuser de tous les graffitis de la ville et m'a montré ses photos policières, je lui ai montré la différence qu'il y avait entre mes dessins et les graffitis au spray. Je lui ai dit que moi, artiste, je n'utiliserais jamais de ma vie un spray, parce que – corporellement – je trouvais cela faux pour ma pratique artistique. Une discussion très drôle !

• CCS / Tu as aussi un grand intérêt pour l'architecture. Tu dessines régulièrement des structures, des bâtiments, des fragments de ville. Tu as récemment dessiné ton futur atelier-dépôt qui sera réalisé par l'architecte grison Armando Ruinelli. Quel est ton rapport à l'architecture ?

• MC / L'architecture est le raffinement de la maison-baraque-cabanon qui représente un archétype (*Urhaus*). L'architecture contemporaine permet de lire les spécificités des différentes sociétés.

• CCS / L'exposition contient de nombreuses peintures très colorées, réalisées ces deux dernières années. Parmi elles, des œuvres sont composées de plusieurs

éléments, mêlant des peintures et des photographies. Comment procèdes-tu pour ces œuvres ?

• MC / Comme dans tout mon travail : en ne pensant pas au grand «chef-d'œuvre» unique, génial et original, mais à la pratique en série et au travail quotidien.

• CCS / La salle centrale propose des peintures de grand format réalisées très récemment. Il y a notamment un arbre au rouge incandescent, un paysage sublime – une vue d'avion sur les lacs au-dessus du col de la Maloya, un motif que tu peins depuis près de 15 ans –, un étrange animal à trois pattes, et plusieurs toiles avec des figures humaines, nues. Comment es-tu arrivée à cet ensemble pour constituer le cœur de l'exposition ?

• MC / Faire une exposition est pour moi une sorte de coïncidence, un hasard (*Zufall*) qui me met dans l'état de pouvoir choisir en considérant les lieux où j'expose, et de faire un commentaire sur le monde par mon travail. Dans le cas du CCS à Paris, cette grande salle qu'on découvre à la fin du parcours de l'exposition est bien pour montrer ces grands tableaux comme une installation. Mais je ne pourrais dire si ça marche que quand ils seront tous installés. Si c'est le cas, j'espère faire, par ces travaux, une sorte de commentaire sur le présent.

• CCS / L'exposition contient également des carnets de dessins. Quel rôle ont ces cahiers dans ta pratique ?

• MC / Chaque travail que je fais a la même équivalence absolue. Ils ont le même rôle que tous mes travaux, à la manière du principe d'équivalence de Robert Filliou : «bien fait mal fait pas fait».

• CCS / Nous avons choisi ensemble d'éditer un livre sous forme de fac-similé d'un de ces carnets, sur lequel tu as travaillé en 1979, 2005 et 2010. En quoi ce livre est-il particulier ?

• MC / Un livre comme celui-là parle également de mon travail quotidien. Je l'ai simplement perdu et retrouvé par hasard, plusieurs fois. Comme il y avait encore de la place, j'ai continué à dessiner.



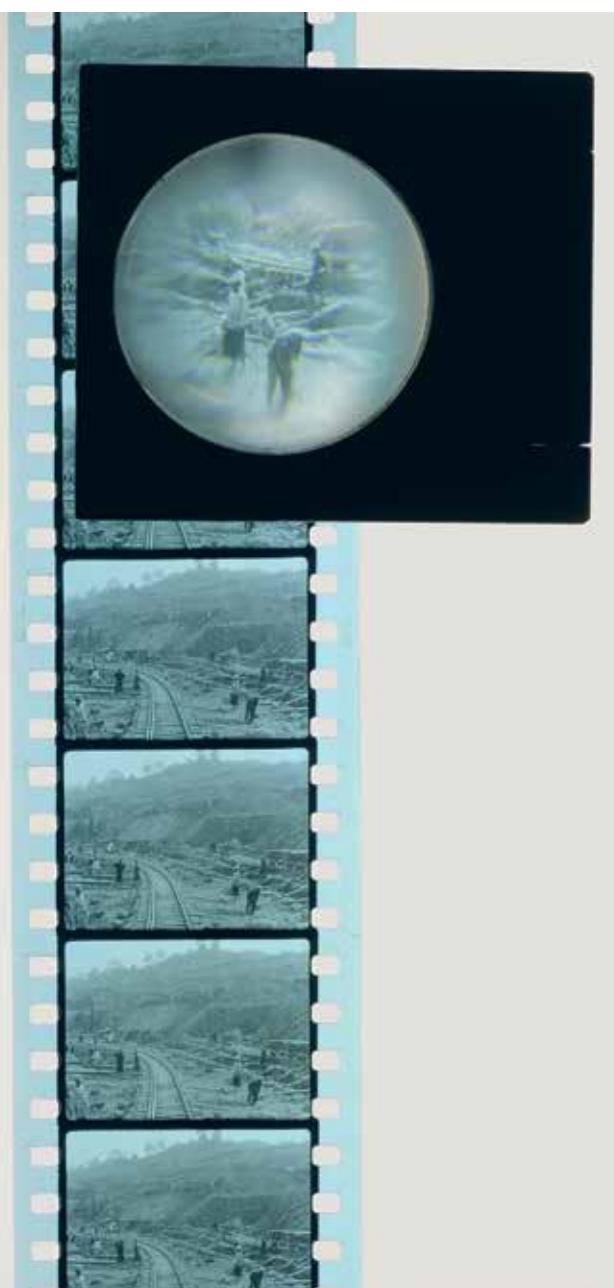
Miriam Cahn, dessins dans le tunnel du Pont de l'Alma, Paris, 1979

Repères biographiques

Miriam Cahn, née en 1949 à Bâle, est principalement identifiée à la scène bâloise, même si elle vit désormais dans le Val Bregaglia, dans le canton des Grisons. Dès 1981, elle apparaît dans la programmation de Jean-Christophe Ammann à la Kunsthalle de Bâle où elle a une importante exposition personnelle en 1983. Elle représente la Suisse en 1984 à la Biennale de Venise, puis expose en solo dans des institutions européennes telles que la DAAD Galerie à Berlin (1986), le Kunstverein à Hanovre (1987), la Cornerhouse à Manchester (1990), la Kunsthaus à Zurich (1993), l'Akademie der bildenden Künste à Berlin comme lauréate du Käthe Kollwitz Preis (1998), le Castello di Rivara (1999), le Centre PasquArt à Bienne (2002) ou la Fondation La Caixa à Madrid (2003). Plus récemment, elle a eu des expositions personnelles à la David Roberts Art Foundation à Londres (2011), au Wako Words of Art à Tokyo (2012), au Eli and Edythe Broad Art Museum à la Michigan State University (2013). Elle est actuellement représentée par les galeries Jocelyn Wolff à Paris, Meyer Riegger à Karlsruhe et Berlin, et Elizabeth Dee à New York.



Miriam Cahn, schlafen, 27 x 35,5 cm, 1997

Alexandra Navratil, *Plunge/Soar* (détail), 2014

Visions fantômes

L'artiste Alexandra Navratil fouille dans des archives pour donner une seconde vie à des images oubliées. — Par Alena Alexandrova

• EXPOSITION

31.10 - 14.12.14
Alexandra Navratil
Plunge / Soar

■ Alexandra Navratil travaille sur l'histoire du film et de la photographie, ou plutôt avec leurs passés, mais en faisant toujours signe à ce qui n'est pas encore, ou à la sorte de visibilité et d'images auxquelles nous serons confrontés à l'avenir. Beaucoup de ses travaux montrent un intérêt pour une autre tension, entre la matérialité, le poids, la tangibilité des images et leur nature désincarnée, leur capacité à migrer à travers les médias et les époques. Son œuvre, fortement imprégnée de la recherche dans des archives diverses, est une réflexion poétique sur les traces laissées par les méthodes d'archivage sur la surface des images, sur la micro-histoire des modes de production des matériaux et sur leurs effets et prolifération dans un vaste contexte de gestes culturels.

Contrairement à un historien qui interprète des objets historiques comme des témoignages, Navratil anime les archives, fait vivre les images en partant de détails

dont l'importance nous échapperait autrement : traces matérielles de la détérioration du nitrate de cellulose ou coloration au pochoir des débuts du cinéma. *Views* (2013) et *Sample Frames* (2012) mettent en mouvement la résonance fantomatique de tels fragments ; leur matérialité aveugle est opposée à leur capacité de rendre visible une autre trace plus profonde, différente de l'objectif illustratif des archives. Ces œuvres nous font prendre conscience de comment, par exemple, la couleur dans les films partage une origine commune avec la construction de la vision de l'objet exotique. Le geste historique des œuvres, ou leur objectif d'archivage, se reverse donc dans des histoires multiples et met en lumière le fait que des détails infimes peuvent toujours donner naissance à de nombreuses histoires possibles, on pourrait dire virtuelles. Le travail de Navratil se situe entre le désir de toucher le passé, toujours perdu, et la mise en mouvement de ce passé, la création d'une juxtaposition, d'un montage de plusieurs temps.

Les archives et les médias sont des cadres qui rendent les images et présentent des objets. Mais elles sont ouvertes à une utilisation à contresens : les archives ont leurs contre-archives et le média a son contre-média. Navratil ouvre la question d'une autre histoire, une contre-histoire, en un certain sens, vertigineuse ou tracant des méandres, et se réalisant à travers les images. Les résonances multiples des fragments de médias et des images qu'elle utilise ouvrent un espace de pensée, mais sans point de fuite, sans revendiquer la certitude d'une conclusion.

Trois mouvements étroitement apparentés ponctuent son œuvre : les micro-histoires des médias et les modes de vision qu'ils structurent ; son travail avec les archives, avec une attention pour les détails qui restent d'habitude hors de l'infrastructure des archives ; et la question de la complexité temporelle des images en relation avec l'obsolescence des médias. Ces trois mouvements créent des œuvres qui sont réflexives dans un sens complexe : elles ne montrent pas seulement des images, mais elles les déplacent en même temps vers le passé et vers l'avenir. Le but de *Resurrections* n'est pas exactement d'illustrer l'histoire d'un produit comme l'émulsion photographique, mais la plasticité comme aspect fondamental de la création d'images. Le plastique, dans *Modern Magic*, est à la fois le sujet d'une présentation en tant que matériau, et d'une représentation de l'histoire de sa perception comme matériau malléable aux innombrables applications.

La préoccupation de Navratil pour l'obsolescence est un moment particulièrement contemporain où le média devient objet, se transformant de support invisible en un objet emphatiquement visuel. Elle problématise les différents modes de reproduction des images, y compris leur archivage et stockage numériques. Très souvent, les artistes ne peuvent accéder au matériel analogique archivé qu'à travers sa version numérisée. Il est significatif qu'elle utilise un matériau produit ou retravaillé numériquement, qui n'est transféré dans une forme analogique que dans certaines œuvres. En ce sens, le rôle et les effets du numérique, ainsi que son interaction avec l'analogique, sont une partie de beaucoup de ses installations. *Phantom (I)* et *Untitled* sont des animations produites numériquement, consistant en une imagerie retravaillée sans laisser de marques, avec une vision fluctuante et désincarnée de la caméra. L'image numérique devient un contrepoint de la trace répertoriée et son poids, sa matérialité sont confrontés à l'immatériel, ou résonnent ensemble dans leur présence simultanée. ■

Alena Alexandrova est théoricienne et curatrice basée à Amsterdam.

Double jeu

collectif_fact, composé d'Annelore Schneider et de Claude Piguet, explore la construction de la réalité à l'ère des technologies contemporaines, de l'informatique et des images digitales. Au travers de photographies, d'installations et de films, ils décèlent les formes contrôlées qui régissent notre expérience de l'espace, de l'architecture et de la ville. — Par Yann Chateigné

• EXPOSITION

12.09 - 26.10.14
collectif_fact
Le Bénéfice du doute

■ Les musées sont certainement les lieux dans lesquels s'incarnent de la manière la plus emblématique et inquiétante l'application secrète des théories cybernétiques élaborées dans les années 1950 sous l'impulsion de Norbert Wiener. Cette étude des systèmes de contrôle et de communication, associant psychologie, politique ou biologie, porte de manière analogue sur les machines ou les êtres humains. Le présent dystopique du musée est en germe : des projets d'architecture uto-piques basés sur les concepts de flux, de boucles et de *feedbacks*, aux « études de publics » s'intéressant à la régulation des déplacements, au contrôle et à la systématisation de l'expérience, il n'y a qu'un pas. À l'ère de la gouvernance des comportements, dans un environnement planifié, automatisé voire scénarisé, les œuvres récentes de collectif_fact éclairent un pan de l'histoire des relations souterraines entre modernité et cybernétique.

Hitchcock Presents (2010) entrelace plusieurs histoires, histoires de l'espace : celle du cinéma d'angoisse, au travers de la voix d'Hitchcock parcourant les lieux du tournage de *Psychose* en 1960 ; elle est montée sur celle de l'architecture moderne, par le biais d'images tournées dans la Maison blanche construite par Le Corbusier en 1912 à la Chaux-de-Fonds et devenue un musée. Les espaces neutres de la première réalisation de l'architecte suisse se chargent d'une dimension menaçante : à leur blancheur répond la description d'une scène de crime, à leur vide l'image d'un décor abandonné, à la succession d'ambiances l'évidence d'un scénario régissant les manières d'habiter. La Maison blanche apparaît dès lors comme l'envers de la boîte noire utilisée

par Wiener pour ses tests cybernétiques ; ne prêtant pas attention aux événements se déroulant à l'intérieur, le mathématicien étudiait uniquement les informations entrant et sortant du dispositif, principe des théories de la « rétroaction ». Elle est aussi le pendant lumineux de l'autre grand modèle du xx^e siècle, la salle obscure du cinéma, dont l'ombre s'est portée aujourd'hui sur la plupart des espaces d'exposition contemporains.

C'est également le modèle cinématographique et sa capacité à dramatiser notre perception de l'espace qui est à l'origine de *The Fixer* (2013). Selon un principe comparable, l'œuvre applique à des images, réalisées dans le complexe culturel Barbican de Londres, une voix décrivant les activités d'un *script doctor*. Ce dernier, au cinéma, est celui qui est appelé à réécrire les films en supprimant, notamment, des personnages jugés superflus. Si les espaces de la Maison blanche étaient présentés vides de toute présence humaine, ceux du Barbican sont, eux, habités par autant de visiteurs-personnages, acteurs ou sujets d'un script invisible. Les effets du montage opèrent de manière à ce que leur comportement semble dès lors guidé par la voix off, celui qui apparaît, au premier abord, comme le tueur à gages d'une fiction, pour se révéler progressivement être le régulateur de la fiction elle-même.

Dans l'exposition *Le Bénéfice du doute*, collectif_fact ajoute un degré à la mise en abyme d'une réalité sous contrôle scénaristique, du musée comme coercition, de la réalité comme surface de projection : l'espace se fait environnement, invitant le spectateur à devenir l'observateur, en miroir, des comportements de ceux, représentés dans les images projetées, qui y jouent leur propre rôle à leur insu. Le temps de l'exposition y est régulé, au travers d'une expérience automatisée : constitué d'une succession d'états, un programme guide le visiteur d'un espace, d'une ambiance, d'une œuvre à l'autre. Déplaçant dans le lieu de présentation des éléments des lieux de tournage, faisant migrer le regard du réel (l'architecture) vers la fiction (l'exposition), puis de la fiction (le cinéma) vers le réel (la vie quotidienne), l'exposition nous plonge dans un doute certain et bénéfique, quant à l'existence même de cette réalité. ■

Yann Chateigné est critique, curateur et responsable du département Arts visuels de la Haute école d'art et de design de Genève.

collectif_fact, *The Fixer*, 8'24" (extrait vidéo), 2013. © Annelore Schneider & Claude Piguet

Norm : liberté sous contrainte

Norm est au graphisme ce que Daft Punk est à la musique.

On sait ce qu'ils font, mais personne ne sait comment ils le font, ni même qui ils sont. Découverte. — Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

JEUDI 20.11.14 / 20H

Norm

Conférence

■ Un nom générique, une présence en ligne anecdotique et un domaine d'activité hétéroclite, le studio zurichois a su conserver une aura de mystère depuis sa création, le 1^{er} janvier 1999. Dimitri Bruni et Manuel Krebs, rejoints par Ludovic Varone en 2005, admettent tirer un certain avantage de cette ambiguïté : « Certaines personnes ne savent pas s'il s'agit d'une grande agence ou d'une seule personne, et il est souvent difficile d'évaluer l'ampleur de nos mandats. Ce n'était pas quelque chose de planifié, ça s'est imposé naturellement, mais cela ne nous dérange pas du tout. A vrai dire, nous ne voyons pas vraiment d'intérêt à communiquer sur notre



Norm, *Superficial*, 2010, affiche n° ABCDE, sérigraphie, 90 x 128 cm

image. » Dans un secteur marqué par l'autopromotion, ce luxe est rendu possible grâce à la posture systématique que le duo adopte depuis le début de sa collaboration. « Nous ne sommes pas bons pour juger et, sans chiffres, on ne peut pas travailler. » Chez Norm, le processus de création n'est jamais appréhendé à travers des goûts ou des impulsions esthétiques. La réalisation d'un projet se rapproche plus d'une déduction mathématique. En effet, chaque mandat débute par la définition préalable de « règles » qui, tout au long du projet, permettront de limiter l'éventail des décisions à prendre. À l'instar des principes posés par le groupe international de littéraires et de mathématiciens Oulipo, ce sont avant tout des contraintes prédefinies qui stimulent l'imagination. D'une certaine manière, Dimitri Bruni et Manuel Krebs construisent eux-mêmes les labyrinthes dans lesquels ils devront cheminer pour définir leurs univers graphiques. Cette méthode « programmatrice », exposée dans leurs publications-manifestes *Norm: Introduction* (2000) et *Norm: The Things* (2002), a constitué une étape transitoire en matière de design expérimental.

De A à Z

Cependant, cette approche systématique répond surtout à des finalités pratiques. Un tableau synoptique leur permet d'imposer des formats et ils ne s'embarrassent pas de fioritures en matière de colorimétrie : « On utilise uniquement les trois premières couleurs du nuancier ! » Même s'ils admettent une préférence pour le champ industriel et la typographie, leur posture stricte leur ouvre l'accès à des requêtes diverses. Une collaboration avec un artiste sonore, le rapport annuel d'une multinationale, une police de caractères pour un aéroport ou une montre, cette minutie leur permet aussi de travailler sur des projets hors du commun. La réalisation du *corporate guide* de Swatch fait partie de ces « mandats exceptionnels ». Des panneaux d'affichage aux inscriptions gravées dans les boîtiers, ils ont redéfini intégralement la charte graphique de la firme horlogère. « Dans les années 1960 ou 1970, il s'agissait typiquement d'un mandat de graphistes, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui », précisent-ils à propos de ce projet colossal. « Les compagnies préfèrent traiter directement avec des grandes agences de branding ou de marketing. »

Même s'il peut déjà rivaliser avec des agences de taille beaucoup plus importante, Norm n'a jamais envisagé de changer son mode de fonctionnement : « On aime mettre la main à la pâte et on préfère être responsables des projets de A à Z. Cela découle en grande partie de notre volonté de pouvoir gérer à tous moments la qualité et la cohérence d'un projet. Nous ne sommes pas très doués pour déléguer. » Cette immersion totale dans chaque projet constitue surtout une occasion pour se familiariser avec les facettes les plus complexes de leur profession.

À ce titre, leur mandat pour la Banque Nationale Suisse est probablement l'expérience qui leur a permis de pousser au maximum leur penchant pour les contraintes techniques. En 2005, ils remportaient le concours pour la création d'une série de six billets de banque. Le rêve ultime de n'importe quel graphiste. Pendant plusieurs mois de travail, ils ont ainsi pu se familiariser avec les procédés les plus pointus en matière de techniques d'impression et de sécurité. Le projet ne sera finalement pas concrétisé, mais cela ne les empêche pas d'envisager cette expérience avec beaucoup de distance, car « le vainqueur du concours n'a jamais pu réaliser les billets ! »

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.



Nicole Seiler, *Small Explosion With Glass And Repeat Echo*. © Nicole Seiler

Fée des images sonores

Depuis 2002, la chorégraphe et vidéaste zurichoise explore les conditionnements sensoriels. — Par Marie-Pierre Genecand

● DANSE

MERCREDI 10
ET JEUDI 11.12.14 / 20H

Nicole Seiler
Small Explosion With Glass And Repeat Echo

Spectacle audiodescrit pour le public aveugle et malvoyant

Conception : Nicole Seiler / chorégraphie : YoungSoon Cho Jaquet, Nicole Seiler, Pauline Wassermann / interprétation : YoungSoon Cho Jaquet, Nicole Seiler / costumes : Claude Rueger / création lumière : Stéphane Gattoni / régie lumière : Antoine Friderici / musique : Stéphane Vecchione / dramaturgie : Christophe Jaquet

Coproductions : Théâtre Arsenic Lausanne, Théâtre de l'Octogone Pully, Cie Nicole Seiler / soutiens : Ville de Lausanne, État de Vaud, Loterie Romande, Société Suisse des Auteurs

■ Quand on entend un tonnerre, on voit un orage. Quand on entend une bombe, on visualise des dégâts, humains, matériels, ou on imagine un abri dans lequel s'entasse une foule affolée. Quand on entend un crépitation, on sent la chaleur du feu. C'est avec ces réactions conditionnées par l'expérience que Nicole Seiler joue dans *Small Explosion With glass And Repeat Echo*. Une proposition pour deux danseuses qui visite le rapport entre une toile sonore ultra-connotée et un langage du corps volontiers abstrait. Dans le registre de la dissection sensorielle, Nicole Seiler, Zurichoise installée à Lausanne, a déjà un passé étoffé. Dès 2002, sa passion pour l'image vidéo s'est traduite par des pièces autour de la tyrannie des modèles. Dans *Madame K*, sa première création, la chorégraphe a exploré l'oppression du dictat social en plaçant sa danseuse (Kylie Walters) devant une multitude de représentations d'elle-même qui la harcelaient telle une conscience diffractée. Plus tard, dans *Pixel Babes* (2006), l'artiste a projeté sur le corps de ses interprètes les sigles de marques connues ou les pointillés propres aux opérations de chirurgie esthétique. Elle traduisait ainsi l'asservissement du corps de la femme à divers fantasmes, d'aliénation consentie ou de perfection. Chaque fois, le propos est déployé avec précision et efficacité.

Small Explosion With glass And Repeat Echo s'inscrit également dans un principe de feuillets. À travers trois épisodes, l'observation du dialogue entre l'image et le son. Dans *Playback*, pièce de 2010 complètement muette, les artistes tout de blanc vêtus mimaien des

titres de chanson qui s'affichaient sur un écran, prouvant qu'on pouvait « voir une musique ». À l'inverse, dans *Amauros*, pièce de 2011 complètement audio, les interprètes tout de noir vêtus produisaient en direct le bruitage d'images que le public ne voyait pas, prouvant qu'on pouvait « entendre une image ». L'émotion naissait de ce démantèlement déroutant de nos constructions mentales. Dans *Small Explosion With glass And Repeat Echo*, créé en 2012, une règle systématique, là aussi : le dialogue entre des sons concrets et des mouvements abstraits. Sur scène, deux danseuses en tenue de sages étudiantes, short gris, chemise et baskets blanches (YoungSoon Cho Jaquet et Nicole Seiler ou Pauline Wassermann). Avant même qu'elles ne se détachent du noir du plateau, une musique symphonique lardée de bombardements installe le décor. Explosion, déflagration, cloches, avions, sirènes, hélicoptère, course de voitures, crash, tonnerre. Tout au long de la pièce, Nicole Seiler confie à l'imaginaire des spectateurs le soin de recomposer des visions sur la base d'une palette de sons qui raconte le risque, le danger, la mise sous pression. Plus loin, la chorégraphe prolonge ce pacte de l'imaginaire collectif avec des séquences de films cultes, d'horreur, de thrillers ou de guerre. Un métissage sonore parfaitement dosé par le musicien Stéphane Vecchione.

Et les danseuses ? Elles n'existent pas au sens classique du terme. En cadence et souvent à l'unisson, elles proposent plutôt une digression minimale et répétitive sur la gestuelle de crise et de mobilisation. Les bras deviennent pales d'hélicoptère, signaux d'atterrissement, moulinets suggérant les générateurs électriques, balancement de cloches, celles du tocsin. Mais aucune hysterie sur le visage de ces messagères du pire. À l'exception d'une frousse verte en fin de spectacle, les danseuses sont les porte-parole neutres des diverses agressions. Sur un fond rouge qu'on peut imaginer martien et sur une musique sucrée, elles deviennent même à un moment les automates d'une nouvelle ère. Clin d'œil surprenant, fascinant. ■

Marie-Pierre Genecand est critique au quotidien *Le Temps* et à la RTS.



Pavillon Geig pour les grands singes (architecte Peter Stimen / ingénieur Jürg Conzett), zoo de Bâle. © DR

Jürg Conzett, l'homme qui aime les ponts

L'ingénieur grison entretient avec les ponts un dialogue aussi passionné qu'exigeant. Il a également conçu les espaces extérieurs destinés aux grands singes du zoo de Bâle. Rencontre. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

LUNDI 24.11.14 / 19 H

Jürg Conzett

Conférence au Centre Pompidou, grande salle.

En coproduction avec le Centre Pompidou

Une haute taille, une impressionnante stature, Jürg Conzett, 58 ans, ressemble à un géant. Un géant bienveillant et doux, doublé d'un scientifique rigoureux mais un peu poète, par ailleurs excellent conteur. En l'écoutant parler de ponts, on regrette presque de ne pas avoir étudié le génie civil pour mieux apprécier à leur juste valeur ces petites merveilles qu'il évoque dans un français dansant. Et vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'«intéressant» et «fascinant» figurent parmi les mots favoris de cet ingénieur grison qui a représenté la Suisse à la Biennale d'architecture de Venise en 2010.

Jürg Conzett, donc, aime les ponts. Depuis l'enfance. Et ce qui va avec. «J'ai toujours trouvé très surprenant, et passionnant, qu'il existe une théorie mécanique avec laquelle on peut expliquer pourquoi cela tient. C'est un petit miracle ou un grand miracle», confie-t-il dans un sourire désarmant. Quand il a fallu choisir un métier, Jürg Conzett n'a donc pas hésité. Il deviendrait ingénieur, même à une époque, les années 1970, où la profession ne semblait pas promise à un avenir radieux, crise pétrolière oblige. Deux ans à l'École polytechnique de Lausanne, et deux à celle de Zurich, lui ont permis de

constater que les enseignements n'étaient pas coordonnés. Et que, justement, il pouvait être particulièrement instructif d'entendre deux personnes différentes parler du même sujet. «Cela m'a montré que cette profession, certes scientifique, autorise néanmoins une approche assez personnelle des problèmes.»

Jeune diplômé, Jürg Conzett s'offrira lui-même un détour par l'architecture. Fruit du hasard et des belles rencontres, il travaille pendant sept ans chez le grand Peter Zumthor, qui ne possède alors qu'un tout petit bureau. «Mon rôle consistait notamment à créer des concepts statiques. C'était une expérience assez intéressante, car j'avais à négocier avec les ingénieurs du point de vue de l'architecte. J'ai fait beaucoup de maquettes pour leur expliquer notre propos. Et j'ai compris qu'une chose souvent manquait aux ingénieurs : la capacité de développer eux-mêmes des structures, l'envie de créer et de ne pas se contenter de réagir.»

En 1988, Jürg Conzett s'est installé à son compte. Depuis 1999, il dirige, avec ses partenaires Gianfranco Bronzini et Patrick Gartmann, un bureau d'ingénieurs à Coire. Parallèlement à la conception de ponts, mais aussi de bâtiments en étroite collaboration avec des architectes, il consacre une partie de son temps à l'analyse, l'entretien et la réparation des ouvrages d'art et des bâtiments historiques. «J'aime bien aller sur le terrain pour faire des inspections, regarder, voir ce qui se

passe, comparer la réalité à la théorie. Il faut se garder de trop en faire, d'intervenir trop vite. Les processus de dégradation sont lents, parfois beaucoup plus qu'ils ne devraient l'être normalement. C'est un domaine où beaucoup d'expériences restent encore à faire.»

Conserver, maintenir, réparer, d'une part. Et de l'autre construire des choses nouvelles. «Deux activités complémentaires, se réjouit Jürg Conzett. Qui évoque avec tendresse son premier pont. «Un pont supérieur que j'aime toujours beaucoup.» Il évoque aussi celui de Vals, réalisé en collaboration avec Peter Zumthor. Pour protéger efficacement le village des inondations, la rivière avait été recanalisée et bordée par des murs latéraux surmontés d'un parapet. L'ancien pont ne fonctionnait plus, il devait être entièrement reconstruit. Pour l'inscrire dans l'axe de la place du village – dont la hauteur ne pouvait être modifiée – les ingénieurs ont conçu une structure en auge, avec un tablier le plus fin possible, et qui traverse le courant en oblique. Par son emplacement comme par le choix des matériaux – la pierre et le béton –, cette nouvelle réalisation tout à fait contemporaine fait désormais partie intégrante du village. On y bénéficie en outre d'une vue imprenable sur la place et l'église. Combien de ponts le bureau Conzett, Bronzini, Gartmann a-t-il conçu ? «Une soixantaine peut-être, mais nous sommes trois partenaires et quelque vingt-cinq personnes. Mon engagement diffère donc beaucoup selon les projets. Parfois, je me borne à définir le concept, et quelqu'un d'autre le développe dans une direction que je n'avais pas imaginée, mais que je suis avec fascination. Dans d'autres cas, je dessine jusqu'au dernier boulon, comme pour Trutg dil Flem.» Ce nouveau «chemin de l'eau» relie le village de Flims au refuge de Segnes, au gré d'un parcours aussi varié que le paysage qu'il traverse. Il est rythmé par une série de ponts courts, étroits, discrets et qui parfois sortent de l'ordinaire comme cette grande ellipse en pierre artificielle qui renvoie en négatif – ce qui au départ n'était pas volontaire – aux formes découpées par l'eau dans les rochers. Comme à Vals, ces ponts ont une double fonction puisqu'ils servent aussi de points de vue et remplacent avantageusement les plates-formes de vue aujourd'hui très à la mode.

Construire un pont, c'est inscrire dans le paysage un objet qui l'habite sans le mimer. La situation est tout autre quand il s'agit de concevoir les espaces extérieurs,

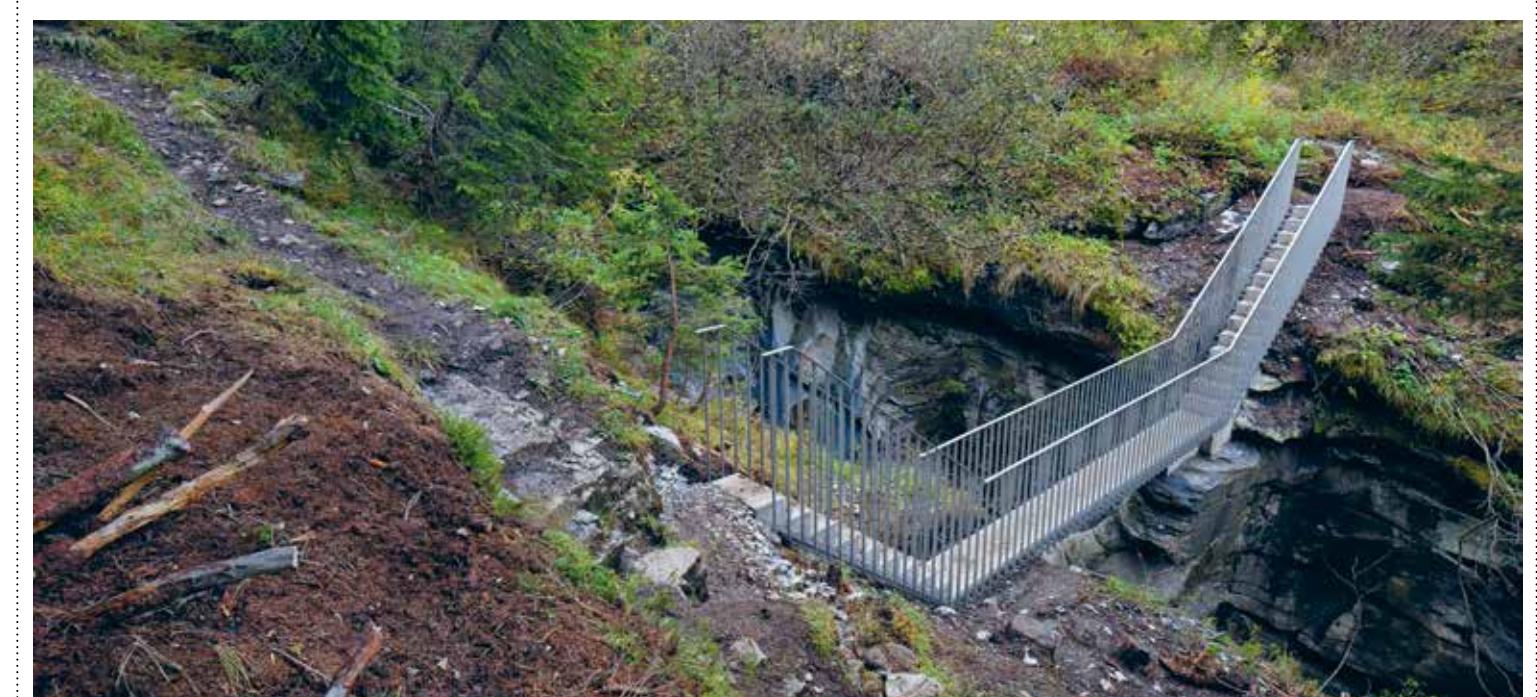


Conzett, Bronzini, Gartmann, Aaresteeg Mülimatt, Brugg. © Wilfried Dechau

forcément artificiels, destinés aux grands singes du zoo de Bâle. Jürg Conzett aime travailler avec des images. Il est donc parti de la célèbre volière londonienne de Cedric Price et de sa magnifique armature. Il l'a transformée, agrandie, adaptée à l'énorme force des gorilles, des orangs-outans et des chimpanzés. «J'ai proposé une solution assez constructive, avec un grand treillis métallique et des piliers en béton ancrés par trois dans un socle commun, formant à leur base comme un fauteuil pour les singes. Au départ, ce langage formel était uniquement dicté par des raisons structurelles. Il a fini, curieusement, par évoquer des sortes de grandes plantes abstraites.»

Les calculs ont été difficiles. Il a fallu recourir à des spécialistes des structures en treillis tridimensionnelles pour les réaliser. Mais cela valait la peine. Le résultat est gratifiant, le coup d'œil sur ce morceau de nature faussement chaotique des plus intéressants. Les singes, eux aussi, se sont laissés séduire. Après un temps d'adaptation, ils se sont approprié les espaces avec énergie et gourmandise. Les orangs-outans ont fait subir à l'ensemble un véritable test de résistance. Et les jeunes chimpanzés ont découvert que les piliers inclinés faisaient d'excellents toboggans. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Conzett, Bronzini, Gartmann, Brücke am Pilzfelsen, Brugg. © Wilfried Dechau

Petites histoires de grande architecture

Installé à Zurich et à Los Angeles, le bureau agps met l'accent sur l'idée et le concept qui sont à la base de chacun de ses projets, quelle que soit leur échelle. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MERCREDI 17.09.14 / 20 H
agps

Conférence

En collaboration avec la Galerie d'architecture à Paris, qui présente l'exposition *agps: architecture connect the dots*, du 28 août au 20 septembre 2014

Aux États-Unis, on qualifie leur architecture de suisse. Et d'américaine en Suisse.

À l'origine, l'agence était purement américaine. Elle fut créée en 1982 à Boston par Marc Angélil et Sarah Graham. Le premier, né en 1954 à Alexandrie, a grandi à Zurich où il a étudié à l'École polytechnique fédérale (ETH). La seconde, née en 1951 à Portland dans l'Oregon, s'est formée à Harvard. En 1987, les deux architectes s'installent à Los Angeles et, quatre ans plus tard, gagnent un important concours pour la création d'un nouveau centre-ville à Esslingen, en Suisse. Ils ouvrent un bureau à Zurich et s'adjointent la collaboration de deux jeunes architectes helvétiques, Manuel Scholl et Reto Pfenniger. Agps était né.

Partir à la découverte de leurs réalisations exige donc de voyager – physiquement ou non – entre les continents. On ira se poser, pour commencer, sur les hauteurs d'Hollywood. Marc Angélil et Sarah Graham y ont érigé leur propre maison sous le D du fameux panneau « Hollywood ». Un terrain qui semblait inconstructible avant qu'ils ne l'acquièrent. Ils ont accroché dans la pente une étroite et discrète bâtie, au toit plat incliné comme un accent ou une aile. Une intervention à la fois très technique et sobre, qui défie les contraintes du site qui a, semble-t-il, fort bien résisté au tremblement de

terre de janvier 1994. Pour Sarah Graham, la Hollywood House est un projet clé. Elle représente une façon de tester les limites de ce que peut être une maison – une problématique que l'on retrouvera dans d'autres projets. Elle illustre la façon de réfléchir d'agps, son souci de toujours partir d'une idée, de l'écoute, de la réflexion. « Peu importe l'échelle du projet, insiste-t-elle. Ce qui compte, ce sont les questions qu'il pose, et les possibilités qu'il offre. »

Retour en Europe, direction Zurich. Et pas besoin de quitter l'aéroport, notre projet s'y trouve. Il s'agit du Dock E, un nouveau terminal achevé en 2001 et qui peut accueillir vingt-sept avions supplémentaires. Le concept architectural repose sur l'économie de moyens, tant au niveau visuel que financier. Il s'agit d'aller à l'essentiel en privilégiant ce qui est vraiment signifiant, et de s'approcher ainsi d'une sorte de « poésie du quotidien ». Le volume compact et le choix de matériaux basiques contribuent à une esthétique simple et directe. La prise en compte des préoccupations environnementales participe de la conception même du projet. Enfoncés de 30 mètres dans la terre, les piliers de fondation, par exemple, n'ont pas qu'un rôle structurel. Ils permettent également de générer de l'énergie et ainsi de se passer d'un système d'air conditionné et de chauffage. Faisant office de zone tampon, la façade contribue elle aussi à l'équilibre thermique.

Bien que basé à Zurich, agps a aussi construit en Suisse romande. Il a réalisé à Gland, entre Lausanne et Genève, le Centre de la conservation de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature).

Le mandant souhaitait un projet exemplaire par sa radicalité et ses exigences en matière de développement durable. Il disposait toutefois de moyens limités. Agps lui a offert un bâtiment tout en lignes horizontales, incluant respirations et vides, un édifice où l'interaction des systèmes de construction devient l'architecture elle-même.

Matériaux locaux et recyclés – notamment le béton – souplesse permettant l'évolution future du bâtiment, chauffage géothermique, utilisation de l'eau de pluie pour les toilettes et l'irrigation, parc solaire redistribuant de l'électricité au niveau local, système d'éclairage innovant à faible consommation, le nouveau centre met en œuvre, de façon en partie expérimentale, toutes les connaissances et possibilités disponibles en matière de construction durable. On ne peut imaginer plus belle carte de visite pour l'UICN. Et pour les architectes meilleure façon de démontrer que le respect des contraintes économiques et environnementales ne se fait pas forcément au détriment de l'esthétique. —

Mireille Descombes



agps, Hollywood House. © Eric Staudenmaier



Buchner Bründler, Casa d'Estate, Linescio. © Ruedi Walti

La radicalité sensuelle

Qu'il s'agisse de logements ou de bâtiments publics, le bureau bâlois repense la place de l'individu dans son environnement.

— Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

JEUDI 02.10.14 / 20 H
Buchner Bründler

Conférence

Comme la salle de réunion était occupée, nous nous sommes installés sur l'étroit balcon qui domine l'Utgasse, alors en pleins travaux. Une longue table métallique et de lourdes chaises plus confortables qu'elles n'en ont l'air. Une vue magnifique sur Bâle. Un espace bien à l'image de Buchner Bründler, un bureau qui s'interroge avec passion sur la manière d'inscrire l'homme dans la ville et de le relier au monde.

Avec une formation de dessinateur en bâtiment, puis des études d'architecture à l'École d'ingénieurs de Bâle, Daniel Buchner et Andreas Bründler – nés tous deux en 1967 – viennent « de la construction ». Ils en conservent le besoin de rester proche du processus, de maintenir un lien avec le faire et de pouvoir, si nécessaire, changer

de méthode en cours de travaux. Tout naturellement, quand ils ouvrent leur propre bureau en 1997 à Bâle, ils décident de construire dès que possible, pour se forger de l'expérience et des références. Pendant cinq ans, ils ne feront pas de concours, mais auront ainsi l'occasion de se confronter à une large palette de projets.

Achevée en 2002, distinguée par le Canton de Bâle, la Lofthaus (maison loft) de la Colmarerstrasse représente une étape clé dans ce parcours. Un projet dont ils furent à la fois les promoteurs et les architectes. Glissé entre deux immeubles anciens, ce grand volume géométrique et sobre en verre et béton se veut aussi radical dans son apparence extérieure que dans sa structure faite de grands plateaux superposés. Inspirés par le modèle du loft, les appartements sont constitués d'un seul espace sans autre division qu'un noyau asymétrique situé au milieu. Circulant librement autour de ce noyau, les usagers bénéficient, grâce à d'immenses vitrages qui descendent jusqu'au sol, d'une vue généreuse à la fois sur la ville et sur la cour plantée d'arbres.

Daniel Buchner et Andreas Bründler affectionnent particulièrement le béton – ils recevront le Prix d'architecture béton en 2013 pour deux de leurs réalisations. Ils aiment « l'idée d'implanter une structure et des surfaces brutes au centre de la ville ». Chez eux, toutefois, l'usage de ce matériau n'est pas exclusif, comme en témoigne la curieuse extension qu'ils ont conçue pour une maison individuelle à Lupsingen, au début des années 2000. « Nous avons coupé le toit et posé un plateau en bois sur lequel s'insère une structure très légère », explique Andreas Bründler. Résultat : une maison à facettes qui évoque un gros cristal, un bâtiment qui relève du collage tant au niveau de sa construction que dans le choix de ses matériaux. Ce traitement très sculptural du volume se retrouvera dans plusieurs autres projets du bureau, notamment dans l'impressionnant immeuble d'habitation Volta Centre, réalisé à Bâle en 2009/2010.

En 2003, le bureau Buchner Bründler participe à son premier concours et le gagne. Il s'agit de la rénovation du GA-200 au siège principal de l'ONU à New York. Trois ans plus tard, l'agence réalise un projet en Chine, un pavillon pour le parc d'architecture de Jinhua, conçu à l'invitation de l'artiste Ai Weiwei. Une première expérience qui leur sera fort utile quand, peu après, leur agence sera choisie pour réaliser le pavillon suisse de l'Exposition universelle de Shanghai en 2010.

Ceux qui l'ont vu s'en souviennent, les autres essaieront d'imaginer. Le corps du bâtiment était revêtu d'une façade transparente formée d'un treillis en aluminium composé de 10 000 cellules solaires. Après la visite de l'exposition, un télésiège emmenait les visiteurs sur le toit du pavillon transformé en prairie. Un regard ludique sur la proximité entre ville et campagne si particulière à la Suisse, une structure ouverte et simple qui a séduit les Chinois. « Ils ont pris possession du lieu, s'y sont installés, y ont pique-niqué. C'était extraordinaire », se souvient Andreas Bründler.

Même s'il en rêve, le bureau bâlois n'a pas encore construit de musée. En revanche, il a remporté le mandat pour la transformation du bâtiment du Crédit Suisse à Bel-Air, au centre de Genève. Les architectes ont choisi de conserver la belle façade historique en pierre des années 1930 et sa composition en grille. L'intérieur sera complètement remodelé avec un atrium ouvert dans toute la hauteur et une structure en béton blanc très fin où seront accrochés des boxes en saillie, des salles pour les meetings ou pour recevoir les clients. Audace, sobriété, pureté des lignes et géométrie, une fois encore les principes chers à Daniel Buchner et Andreas Bründler sont au rendez-vous. —

Mireille Descombes



Erika Stucky. © Gina Folly

Erika Stucky, Ice Queen

Dans le prolongement de son dernier projet *Black Widow*, la diva helvétique présente *Spidergirl*. Un spectacle où les racines californiennes et haut-valaisannes se croisent sans qu'on ne les distingue plus.

— Par Arnaud Robert

• MUSIQUE

VENDREDI 17.10.14 / 20 H

Erika Stucky
Spidergirl

— Lorsqu'elle gravait son disque *Black Widow*, chaque matin d'exils provisoires, elle se mettait en voix sur « *Black Betty* ». Au départ, une sorte de reniflement. L'animal en cage. La mémoire rugueuse de Leadbelly, le forçat-chanteur qui avait créé le morceau en cassant des pierres. *Black Betty*. Le Mississippi aux flancs détrempés, la batterie de Michael Blair, dans le fond de la bataille. Erika Stucky racle les os du son. Elle fait peur. Elle est une veuve noire.

Chaque Suisse connaît Stucky. La Stucky. Comme la Callas, mais armée d'une pelle à neige. C'est un prodige dans un pays polyglotte qui a du mal à s'accorder sur des mythologies communes. Stucky (avec Heidi qui, apparemment, n'est même pas suisse) est une diva de part et d'autre de ce territoire minuscule mais fragmenté, où les urbains se fracassent sur les ruraux et où les Germaniques considèrent la francophonie comme un camp de vacances.

Stucky rassemble. C'est étonnant. Depuis une vingtaine d'années, elle raconte des blagues en *schwyzerdütsch* à des publics qui n'y comprennent rien mais s'écroulent de rire. Elle métamorphose le yodel en une chose dangereuse et séduisante. Plus encore, elle parvient à faire croire que Randy Newman, Bob Dylan et Frank Zappa constituent un groupuscule de troubadours alpins. Car oui, fondamentalement, la culture de Stucky est américaine.

On ne refera pas toute l'histoire. Un père boucher, exilé à San Francisco, une enfance parmi les fleurs sanguinolentes du mouvement hippie, une fuite vers le Haut-Valais des mutiques en noir, la double identité d'une petite fille qui n'a jamais bien su si elle procédait du Golden Gate ou du Matterhorn. Pourquoi choisir, d'ailleurs, puisque Erika a inventé son propre pays, qui ne ressemble à aucun autre. Une zone franche dont les contours sont des films en super-8, des notes bleues perchées sur les glaciers qui fondent et un imaginaire en extension.

Mutinerie paradoxale

Erika Stucky, les cheveux noirs, trop noirs, dans des robes de papier peint fleuri, armée de sa télécommande pour son rétroprojecteur, parcourt le monde. Et, après un projet avec le génial David Coulter où elle reprenait en cris et feuelements le répertoire de Tom Waits, elle a enregistré son plus beau disque. La veuve noire, *Black Widow*. Tout revient en mémoire, comme un barrage qui cède. « *Helter Skelter* », la fin du *flower power*, le massacre de Charles Manson. La pop culture américaine qui n'est que le lit de la violence transfigurée.

Stucky est iconoclaste, tout en vénérant la moindre babiole dorée à la feuille. Elle est paradoxale, à l'image de son origine, de son pays. Elle est comme toutes les sorcières. Elle retourne ses angoisses sur le monde qui les lui rend bien. La magie de son spectacle avec Michael Blair (gifleur de radiateurs chez Tom Waits) et avec Terry Edwards (multi-instrumentiste auprès de Nick Cave ou de PJ Harvey), c'est une maîtrise absolue de l'art de la chanson. Comme si toutes les déconstructions, les effets de tempête, les mutineries en bouche ne valaient rien face à un beau refrain et au rythme insatiable des *songwriters* grand Ouest. Étrangement, au moment où Stucky laisse tomber le yodel et qu'elle pose en araignée anthropophage sur la pochette de son album, elle paraît tomber enfin les colifichets qui l'encombraient parfois. Elle reste spectaculaire. Mais avec l'économie sidérante d'une voix volée aux tréfonds de l'Atlantique.

On ne se rend pas bien compte à quel point, au-delà de la Suisse où elle conforte les citoyens sur la possibilité d'un espace partagé, elle compte. En Allemagne, en Autriche, elle représente une sorte d'avant-garde heureuse et populaire, inimaginable donc : Marianne Faithfull ou Nina Hagen sans le poids du papier glacé. Il suffirait d'un rien pour que la France l'adopte aussi. Ses anecdotes distillées dans un français métissé, qui ressemble aux langues de Salvatore dans *Le Nom de la Rose*, devraient passer aisément la frontière.

Revenir à la musique, pour finir. Elle chantera à Paris, « *Shanghaied* ». De ce mot méconnu qui signifie les conscriptions forcées, par kidnapping, du XVIII^e siècle. Stucky y mime des idiomes orientaux, des onomatopées jaunies. Elle se souvient de ce jour où elle était l'invitée de l'Exposition universelle à Shanghai. Et qu'un éléphant s'était plaint de ses yodels terroristes. Comme si, à elle seule, la Stucky menaçait le patrimoine.

Le résultat est là : on ne se rappelle que la voix d'Erika et pas le nom du parlementaire. —

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

Chanteuse en équilibre

Voix limpide et atmosphères envoûtantes, l'auteure-compositrice-interprète neuchâteloise voyage entre les extrêmes. — Par Corinne Jaquiéry

• MUSIQUE

MARDI 07.10.14 / 20 H
Olivia Pedroli

— Elle avance sur un fil entre les mondes, visant l'essentiel. À 32 ans, Olivia Pedroli donne à entendre une musique d'une pureté singulière et ensorcelante, et aux textures sonores sophistiquées. Cette multi-instrumentiste creuse son sillon original dans la ligne d'auteures et chanteuses contemporaines parmi les plus marquantes, de Joan Baez à Björk en passant par Beth Gibbons ou Feist.

Envisagé et réfléchi autour du thème des opposés, *A Thin Line*, son quatrième album, est un bijou musical aux facettes délicatement ciselées. Une danse fine entre les dualités qui façonnent le monde. « Je voulais travailler sur les extrêmes, entre explosivité et intimité, mais au cours du processus de réflexion et de création, je me suis aperçue que ce qui m'intéressait vraiment, c'était l'endroit où les oppositions se touchent et se rencontrent. Un lieu de frottements où rien n'est sûr, mais où tout est clair. »

Résultat, une musique fauve comme ses cheveux, avec des mélodies organiques aux arrangements somptueux. Valgeir Sigurðsson, maître des sons islandais, l'a accompagnée une deuxième fois pour la mise en forme élégante de ses compositions contrastées. Le producteur et créateur du label Bedroom Community s'est fait connaître en collaborant avec Björk, CocoRosie, Feist ou Kronos Quartet. La musicienne l'a rencontré pour son précédent opus *The Den*. L'album consacra son changement de direction musicale, mais aussi ses retrouvailles avec elle-même. Olivia Pedroli a ainsi troqué Lole, son pseudonyme adolescent, contre son propre nom, laissant derrière elle la pop-folk teintée de mélancolie de ses débuts pour des ambiances sonores plus lyriques et plus

expérimentales. À Reykjavik, la chanteuse a délicatement fait briller les perles musicales de *A Thin Line*, leur conférant l'éclat sourd de la lumière sous la glace. Sa voix, d'une exquise pureté, s'est faite double, associant ses octaves, du plus grave au plus haut.

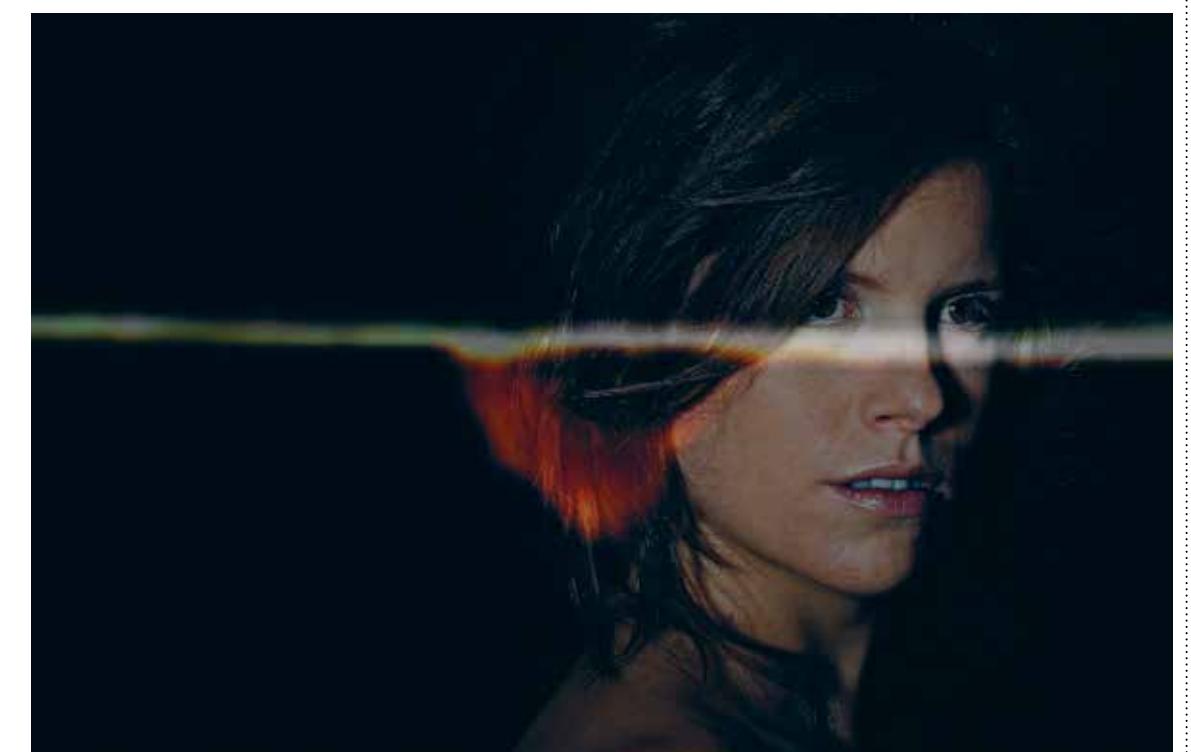
« Nous avons travaillé en deux sessions. L'une avec des instrumentistes connaissant bien le travail de studio, l'autre avec des musiciens que j'apprécie et avec qui je pourrais jouer sur scène. Ils sont le souffle extérieur qui vient alimenter mon monde intérieur sans le dénaturer. Ils amènent leur propre grain de sel et participent à créer des textures musicales et un langage sonore particulier. »

Captivée par l'image aussi bien mentale que réelle, Olivia Pedroli crée sa musique comme un peintre réfléchi sa toile, inspirée par les mouvements de la vie. De grands aplats mélodiques, des jets énergiques de notes cristallines, la douceur d'une pluie de sons électroniques et des orages sonores de couleurs plus sombres constituent un paysage musical escarpé, traversé par une intense luminosité. Des compositions de peinture musicale organique soufflée par la respiration de la nature. « J'aime jouer avec des mondes différents, qui s'entre-croisent et qui se répondent. En concert, j'aime aussi créer la surprise, m'adapter aux lieux. Le son se modèle contre les murs. Il s'en inspire. »

Telle une plasticienne dont le matériau serait la musique, la créatrice présente *A Thin Line* en deux formations à géométrie variable, selon les endroits. L'une est un trio amplifié avec Denis Corboz aux cuivres, Nicolas Bamberger aux textures sonores et Olivia, piano et voix pour intervenir dans les clubs et festivals. L'autre est un magnifique quintet de cordes pouvant investir les églises et des lieux particuliers.

« Aujourd'hui, je cherche à diversifier mes projets. J'ai pu le faire notamment en composant la musique du film *Hiver nomade* du réalisateur Manuel von Stürler, en abordant le théâtre musical ou encore en proposant une installation vidéo musicale autour du loup au Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel. En fait, les contraintes m'intéressent, elles me poussent une fois de plus à aller à l'essentiel. » —

Corinne Jaquiéry est journaliste culturelle indépendante notamment pour les quotidiens *La Liberté* ou *24 Heures*.



Olivia Pedroli. © Yann Mingard



Michel Voïta. © DR

Longtemps je me suis couché...

L'acteur donne à entendre la voix du petit Marcel dans les phrases du grand Proust – seul en scène, Voïta révèle au spectateur des richesses que, lecteur, il n'avait pas soupçonnées. — Par Jacques Poget

• THÉÂTRE

DU MERCREDI 12
AU SAMEDI 15.11.14 / 20H
Michel Voïta
Dire Combray

Dire Combray – ni réciter, ni déclamer, ni jouer Proust, mais *dire* un des textes les plus connus de la littérature française. Oser commencer par la plus caricaturée des premières phrases de roman, et poursuivre pendant une heure, en donnant à entendre chaque intention de Marcel Proust. L'audacieuse idée est née d'une mise à pied brutale. Éjecté par TF1 du rôle principal de *R.I.S Police scientifique* en juillet 2013, Michel Voïta se souvient que sa véritable vocation est celle de passeur de textes, et le monde cher à son cœur celui du théâtre. Il s'attache à faire siennes une trentaine des premières pages de la *Recherche* et à l'automne, il est prêt. Assis, seul en scène, il lit les mots célèbres, pose le livre et continue ; se lève une fois, reprend une fois le livre en main. Soixante-cinq minutes plus tard, le public est stupéfait d'avoir entendu, dans ces pages familières, des choses jamais décelées par la lecture. Aucun artifice pourtant, rien que le travail de l'acteur qui s'est laissé pénétrer par le texte jusqu'à en mettre naturellement en évidence la construction, l'articulation : le sens. Par le ton, le rythme, la respiration. Voïta n'a pas coupé une incise, une relative, une apparente digression. Aucune déconstruction dans sa méthode, juste la lente approche de qui veut apprivoiser cette pensée en mouvement. Un jeu sur les émotions, une écoute confiante de l'intuition. « Attendre jusqu'à ce que le sens s'impose ; c'est un processus organique, et non volontaire, par couches successives. Certains enchaînements m'ont longtemps échappé, pour finir par devenir logiques, limpides. Si je comprends vraiment Combray, alors je le rends accessible même à des élèves... pas forcément enthousiastes à priori.

Ancien rédacteur en chef de *24Heures*, Jacques Poget coordonne les tables rondes du Livre sur les quais, à Morges.

Rien d'automatique dans la restitution de ce récit de mémoire enfantine. « Il faut réinventer le texte en restant dans l'instant, être dans l'émotion qui produit le sens, afin qu'il s'impose au spectateur. » Faire parler le petit Marcel au cœur des phrases du grand Proust : Voïta a su que son spectacle avait une chance quand il l'a présenté à son premier public, sa femme Laurence. « Ce grand gaillard qui appelle sa mère, dit-elle... et on y croit ! »

Laurence. Professeure de littérature française et d'histoire de l'art, elle a changé le destin de Michel, rencontré alors qu'à 20 ans, admis à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg, il s'apprêtait à quitter sa Suisse natale sans esprit de retour. Fils d'un pharmacien qu'il ne connaît que grand malade, Michel sortait « en ruines » d'une adolescence chaotique, en rupture d'école et sans autre formation qu'un début d'apprentissage chez un vigneron. Ne sachant que devenir, il s'était interrogé : quand avait-il été heureux ? En réponse avait surgi le souvenir d'un spectacle scolaire, à 6 ans. Le bras en écharpe, « parce que je me cassais quelque chose chaque année », Michel était le corbeau à l'aile cassée qui déclamait son chant d'amour à une pinsonne. Applaudi, sa qualité reconnue, il avait savouré un instant de bonheur.

Et c'est pourquoi le jeune homme ravagé et sans diplôme décida de devenir comédien. Il jure que c'est vrai, invoque la chance et l'exemple de sa tante Denise Voïta, une grande artiste qui osa faire fi du conformisme et « transformer ce qui ne lui plaisait pas chez elle » grâce à la peinture et à la gravure.

Au sortir de Strasbourg, le révolté romantique est père de famille. Il joue au théâtre sous la direction d'André Steiger, réalise des mises en scène, travaille en Suisse et en France, avec Planchon, Bourdet, Kerbrat, bien d'autres. Daniel Schmid lui donne un premier rôle au cinéma (*Jenatsch*, en 1987, il a 30 ans). Encouragé par James Mason, Voïta persévère. Vingt-deux films plus tard, et autant de rôles à la télévision, le voici revenu à ses premières amours. Les dates s'accumulent pour son *Dire Combray* et d'autres projets théâtraux naissent. Michel Voïta est heureux. ■

Fritz Hauser Tambour avec homme

Qui veut voyager loin ménage sa monture. Derrière une caisse-claire, voici le percussionniste Fritz Hauser à Paris... le temps de donner toute la mesure de sa fabuleuse expérience. — Par Guillaume Belhomme

• MUSIQUE

VENDREDI 31.10.14 / 20H

Fritz Hauser

Trommel mit Mann

Le concert est suivi de la projection du film *Klangwerker* (61'), un portrait de Fritz Hauser réalisé par Erich Busslinger en 2011

« Ce que j'aime par-dessus tout, c'est la transformation du silence en son. » Chez Fritz Hauser, l'instant qui précède le premier geste – et donc, le premier son – est crucial. Dans l'expectative, le public attend que lui parviennent les premières notes, tandis qu'en secret le percussionniste les arrange déjà. « C'est comme pour gravir des montagnes : il faut se préparer, connaître les reliefs, entraîner ton corps, ton cerveau, comprendre la météo, etc. Et quand tu es prêt, alors il faut y aller. »

Homme avec batterie

Depuis combien de temps Fritz Hauser se prépare-t-il ? La grande question est toujours une question de temps. « Il y a trente ans, je faisais de la musique dans les rues : les gens passent sans te voir et peu à peu j'ai compris que j'étais comme un oiseau sur l'arbre, que je chantais, que je faisais mon truc. » Le « truc » d'Hauser a aujourd'hui du métier... Sorti du Conservatoire de musique de Bâle, le jeune homme s'adonnera au rock progressif dans le groupe Circus avant de démontrer une pratique percussive autrement démonstrative sur *Solodrumsing*,

premier disque personnel qu'il enregistre en 1985 au Martin-Gropius-Bau, mythique lieu d'exposition de Berlin. « Tic Tac » en est le premier titre : certes précise, la régularité de l'horlogerie a cependant du mal à capturer le souffle du temps.

Hauser s'en chargera alors, égrenant les secondes avec une minutie inquiète de temps et d'espace, en un mot : de moment. « Quand j'ai commencé à jouer en solo, j'ai compris qu'il fallait bien sûr jouer avec le public mais aussi avec la salle : on ne peut pas imposer un son à une salle, il faut trouver sa résonance, la dynamique qu'elle met à ta disposition... »

Depuis la sortie de *Solodrumsing*, Fritz Hauser n'a cessé de développer son art musical, en grandes compagnies (dans le Po Music du musicien de jazz américain Joe McPhee ou dans l'orchestre du trompettiste autrichien Franz Koglmann), auprès de partenaires fidèles (Urs Leimgruber, Adelhard Roidinger, Joëlle Léandre, Marilyn Crispell, Stephan Grieder, Pauline Oliveros, Hildegard Kleeb, Elvira Plenar,...) ou encore seul. Alors, il peut interroger les couleurs et les résonances d'espaces différents : simple petit gong (« Schraffur ») ou architecture des Thermes de Vals (« Sounding Stones »).

Mais avant de faire parler les murs avec les pierres musicales d'Arthur Schneiter ou chanter la surface d'un gong au contact d'une baguette, Hauser aura dû réinventer l'instrument batterie : « Ça a commencé avec le trio que nous formions avec Urs Leimgruber et Adelhard Roidinger. Tous les deux n'ont dit : "On voyage en train". Ok, mais comment je fais, moi ? Il fallait trouver une solution... Mais j'étais jeune et j'ai transporté mes quatre-vingts kilos d'instruments. [...] Et puis, j'ai créé ce programme avec un tambour, ce qui a été une découverte pour moi : jouer sur un seul tambour pendant une heure. »

Homme avec tambour

Trommel mit Mann (« Tambour avec homme ») est une œuvre qui est née avec le XXI^e siècle. Sous la direction de Barbara Frey et les lumières de Brigitte Dubach, Fritz Hauser y interroge le rapport du musicien et de son instrument, mais aussi, et même au-delà, le rapport de l'homme et de l'outil (qu'il importe sa nature) qui lui permet de manifester sa présence, en d'autres termes : de s'exprimer. C'est, une heure durant, l'histoire d'une rencontre puis celle d'une union. Considérant sa caisse-claire, l'homme garde d'abord le silence : il l'écoute, la ressent. L'instant crucial passe, ce sont alors les premiers gestes. Patient, l'homme va inspectant : sonde (aux doigts, à la baguette ou au bâton de bois) la circonférence du tambour, explore ses mécanismes, parcourt peau et cadre, et puis s'emporte pour sembler ne rien saisir des codes de l'objet. Afin de reprendre ses esprits, l'homme en chasse d'autres, qui tournent dans l'air, à vifs coups de balais. Il peut alors engager un second corps à corps, lequel accouche d'une créature fabuleuse : nouveau Janus que fortement désormais l'homme et son tambour, dont la peau tremble sous les coups que lui-même se porte et qui change chacune de ses respirations en chant profond. C'est dire qu'il est des « rencontres » inévitables. ■

Guillaume Belhomme est écrivain et rédacteur en chef du magazine *Le son du grisli*.



Fritz Hauser. © Christian Lichtenberg



En haut et en bas: Ioannis Mandaounis, Twisted Pair. © Dorothée Thébert

Le corps, cet outil de transmission

Twisted Pair ou paire torsadée est une ligne de transmission formée de deux fils conducteurs enroulés en hélice afin de limiter les interférences entre deux signaux. Dans *Twisted Pair*, il n'y a pas de friture sur la ligne. La danse exigeante et surprenante de Ioannis Mandaounis atteint directement nos sens. — Par Myriam Kridi

● DANSE

MARDI 23 ET
MERCREDI 24.09.14 / 20 H
Ioannis Mandaounis
Twisted Pair

Conception, chorégraphie et interprétation :
Ioannis Mandaounis, Olivia Ortega, Katerina Skiada et Nikos Dragonas / lumière :
David Kretonic / son : POL / administration : Mélanie Fréguin

Production : Cie Projet 11 / coproductions : Théâtre de l'Usine Genève, Prairie Pour-cent culturel Migros / soutiens : Ville de Genève, République et Canton de Genève, Loterie romande, Fondation Nestlé pour l'Art, Société suisse des auteurs, Fondation Ernst Göhner

Lorsqu'un enfant ou un animal se trouve sur un plateau, il capte toute l'attention du public. Il est là, pleinement. Ioannis Mandaounis, sur scène, tient de cette présence-là. Son engagement physique est d'une extrême intensité. Dans ses créations, les interactions des danseurs rappellent souvent celles d'enfants qui jouent, avec le plus grand sérieux, selon des règles connues d'eux seuls. Le langage dont les danseurs usent dans *Cover up* (2010) ou *Twisted Pair* (2013) est fait de cris ou d'onomatopées à mi-chemin entre l'enfance et l'animalité.

Mystérieuses, rigoureuses, drôles, les pièces du chorégraphe défient une compréhension rationnelle, mais elles aiguisent aussi la curiosité et fascinent par la qualité des mouvements et la présence des danseurs.

Qualité et présence que le travail en improvisation de la Forsythe Company, pour laquelle Ioannis a travaillé pendant quatre ans, a sans aucun doute développées. De même que le budo, art martial japonais qu'il a découvert grâce à Hino Senseï, invité fréquent de la compagnie. Une pratique qui accroît la capacité à sentir l'intention de l'adversaire ou du partenaire avant même que le mouvement prenne corps.

S'il est difficile de ne pas citer Forsythe lorsque l'on appréhende le travail de Ioannis Mandaounis, on ne peut le réduire à cette rencontre. Le jeune chorégraphe utilise, depuis, l'improvisation de manière très personnelle ! *Pausing* (2012) pièce créée avec May Zahry est marquante à cet égard. Les deux performers se font face et tentent de communiquer par transmission de pensée des consignes, thématiques ou envies qu'il s'agit de danser ensuite en solo.

Au vu de l'importance accordée à la communication sensorielle dans son travail, il n'est pas surprenant que la collaboration soit un élément essentiel du parcours de Ioannis Mandaounis. Il a collaboré avec des danseurs grecs dans le cadre de la Lemurius Company qu'il a fondée à Athènes. Puis il crée le collectif MAMAZA avec Fabrice Maziah et May Zahry en marge de la Forsythe Company où ils se sont connus. Qui dit collaboration ne dit pas compromis. « Elle doit être un partage et le lieu de rencontre de plusieurs voix qui renforcent les parts pris du processus de création », explique Ioannis. « Chaque danseur/danseuse-chorégraphe en est totalement responsable. »

Outre une volonté de travailler ensemble, ces collaborations répondent sans doute à un besoin de tisser des liens forts au-delà des déracinements et des voyages. Ioannis Mandaounis est né en Grèce, il a suivi sa mère à Genève, a étudié à Paris, a vécu aux Pays-Bas, puis à Francfort, avant de revenir s'installer en Suisse.

Les tournées de ses pièces et de ses installations l'ont, elles, mené aux quatre coins du monde, programmées en Europe aussi bien par le Kunstenfestival des arts de Bruxelles, le Théâtre de la Ville de Paris, le Künstlerhaus Mousonturm de Francfort, le Kalamata Dance Festival que par le Théâtre de l'Usine de Genève.

Asingeline, an Enacted Thought (pensée mise en acte) rend particulièrement bien compte du rapport au monde qu'entretient Ioannis. La ligne rouge, partout frontière, délimitation, devient un moyen proposé par le collectif MAMAZA de relier un centre-ville à un lieu d'art par le chemin le plus court : une ligne droite. Sa réalisation provoque de nombreuses rencontres et nécessite des négociations avec les passants, les habitants, les commerçants, afin de pouvoir traverser espaces publics aussi bien qu'espaces privés.

Si ses installations-performances valorisent un processus, sur scène, Ioannis Mandaounis ne présente pas ses expérimentations et recherches chorégraphiques en l'état, mais des projets pensés pour le regard du public. Tel *Twisted Pair*, pièce de danse issue d'une collaboration qui réunit deux danseurs grecs, Katerina Skiada et Nikos Dragonas, une danseuse genevoise, Olivia Ortega, et Ioannis Mandaounis. Les questions qui ont nourri la recherche – être touché émotionnellement implique-t-il une action physique ? Nos sensations peuvent-elles être perturbées par nos perceptions ? – trouvent sur le plateau une incarnation aussi intensément physique que joyeusement théâtrale. Les regards, les paroles muettes, le poids des corps, les bruits des actions perçues en différé, construisent une histoire d'amitié, de sexe, de jalousie... à interpréter librement.

Myriam Kridi a été programmatrice du Théâtre de l'Usine à Genève ces six dernières années. Elle est actuellement chargée par les collectivités publiques de Genève de réaliser plusieurs mandats liés aux arts de la scène.



Anne Rochat. © DR

Épaississement de la présence

L'artiste suisse Anne Rochat investit les espaces publics pour des performances aussi énergiques que surprenantes. Elle est l'invitée de la prochaine Nuit blanche au CCS. — Par Sibylle Omlin

● NUIT BLANCHE

SAMEDI 04.10.14 / DÈS 19 H
Anne Rochat

Ma première impression d'Anne Rochat, en voyant une de ses performances : une jeune femme énergique. Une attaque frontale du temps, des objets, des matériaux. Son engagement physique est impressionnant. Comme quand elle escalade athlétiquement une paroi escarpée au-dessus d'un surplomb.

Les performances d'Anne Rochat sont souvent des actions qui, en elles-mêmes, pourraient être simples à décrire. Elle traîne une chaise avec les dents sur une place publique, la fait tourner, la renverse, puis la redresse. Dans une pièce délabrée, elle arrache le revêtement du sol. Toujours avec les dents. Elle grimpe sur un plan de métal oblique, en faisant un boucan démentiel avec ses pieds, avec tout son corps. Ou encore lorsqu'elle court à travers une place vide avec un bloc de glace attaché à une botte, qui crée un effet d'aliénation et dont le bruit est retransmis par des haut-parleurs.

Surprise !

Anne Rochat a développé plusieurs de ses performances dans des espaces publics qui demandent une forme d'attention différente. C'est peut-être pour cela que ses actions sont si absurdes, violentes et orientées vers le moment de la surprise : comme en 2013 en face du Rolex Learning Center de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, quand elle arrache avec ses dents le col de la chemise de son partenaire.

Changement de scène : l'Istituto Svizzero de Rome, dans le décor somptueux de la Villa Maraini, où Anne Rochat a résidé en 2013. En position du poirier, elle essaie de se tenir en équilibre sur une plaque tournante, sa robe lui retombant sur le visage. Une scène absurde, intitulée *Hélichryse*, contrôlée à l'aide d'une télécommande par une deuxième figure féminine, l'actrice italienne Mabel Perugini, qui s'ennuie et se prélasser à moitié nue dans un fauteuil rococo.

Performance théâtre

Dans le projet d'opéra intitulé *Say Yes or Die*, qu'elle développe depuis 2011 avec Gilles Furtwängler, Anne Rochat cherche aussi à élargir l'espace de la scène où se déroule la performance. Il ne s'agit pas d'étendre la performance dans la direction d'une pièce ou d'une action théâtrale, mais d'intensifier les objets scéniques et les éléments spatio-temporels dans le contexte de l'institution du théâtre ou de l'opéra, ainsi que des conditions qui les caractérisent. Cela implique avant tout une nouvelle forme de travail collectif où Anne Rochat cède en partie le développement de la performance à d'autres membres du groupe – par exemple, aux auteurs, aux scénographes ou encore à la régie lumière. « La partie performative est une composante naturelle de l'espace théâtral. Ce qui m'intéresse, c'est de concentrer l'essence du théâtre, c'est-à-dire la présence des corps sur une scène définissant l'espace. Et donc d'intensifier l'espace scénique dans sa dimension temporelle également. Il ne s'agit donc pas d'une improvisation sur scène, mais d'un étirement du moment intrinsèque à la forme théâtrale, rendu possible par une nouvelle présence du texte. Le texte sous-entend ici la notion que les mots sont eux aussi un matériau qui gagne en corporalité », confie Anne Rochat. Cela implique également que l'artiste accorde une place au langage dans l'espace de son travail de performance, allant au-delà du bruit et du son et chargeant ses actions corporelles de la signification des mots.

Cet automne, Anne Rochat est invitée à présenter une nouvelle performance au CCS, à Paris. Il s'agira d'une *long duration performance* où le public aura l'occasion d'expérimenter la durée et la présence physique d'un corps.

Anne Rochat ne veut et ne peut pas nous en dire plus pour le moment. Il y a fort à parier que les Parisiens seront surpris de découvrir cette artiste et son concentré d'énergie. Une énergie que j'aimerais qualifier d'épaisseur de la présence.

Sibylle Omlin est directrice de l'ECAV (École cantonale d'art du Valais) à Sierre.

Chaises musicales

Troisième étape de la résidence de programmation du batteur Julian Sartorius. Après ses collaborations avec un autre musicien puis une danseuse, le CCS lui a proposé une rencontre avec le plasticien Eric Hattan. — Par Andreas Wagner

● ÉVÉNEMENT

MARDI 04 ET
MERCREDI 05.11.14 / 20 H
Julian Sartorius
et Eric Hattan
Chaises musicales



Chaises musicales, 2014. © Eric Hattan

Eric Hattan est un artiste qui réalise des vidéos, des sculptures et des installations, et dont les travaux sont souvent la réponse à une sollicitation qui lui permet de rebondir, de s'intégrer dans une situation préexistante et ainsi de provoquer une modification des données initiales. Il interroge le *statu quo*. À partir des objets et des espaces concrets qu'il trouve sur place, il développe ses interventions. C'est ainsi que surgissent des solutions spécifiques, une approche personnalisée selon la thématique, la situation. Pour Eric Hattan, l'art est modification ou, plus exactement, un travail sur la modification. Ce qui importe, c'est de réagir, savoir tout considérer sous un angle nouveau, ajouter ou ôter. « Je vois quelque chose et cela me pousse à réagir. Ce que je vois m'aiguille à entreprendre quelque chose, à remettre en question les acquis », explique-t-il. Pour ce faire, Hattan aime surprendre. Il utilise différentes techniques du détournement qui sont « transparents » : ils peuvent être *détransformés* à tout moment. Ils constituent à chaque fois une des innombrables possibilités de penser le monde différemment. Hattan engendre du mouvement. Il renverse l'ordre des petits riens du quotidien et contourne l'immobilisme du monde avec humour, légèreté, un zeste de poésie et une ironie jubilatoire.

Cette approche très peu classique de détourner les objets de notre quotidien est une passerelle idéale pour entrer en collaboration avec Julian Sartorius ; prenez par exemple une de œuvres clés de l'artiste suisse : *+- das halbe Leben*, (« + - la moitié d'une vie ») (1990), au Helmhaus à Zurich, où il installa tout ce qui lui appartenait : vêtements, livres, batterie de cuisine, des objets de son enfance et de sa jeunesse provenant de la maison de ses parents, pour ensuite composer des formations très diverses. D'ailleurs, au même titre qu'Eric Hattan, Julian Sartorius s'intéresse à ce qui est nouveau, à tout ce qui est encore au stade d'un devenir brut. Il réagit à son environnement, il intègre l'environnement dans son mouvement créateur et ludique. À l'image de sa percussion : quête sonore incessante, sur la base de bruits de notre quotidien, il façonne des *beats*, comme pour sa première œuvre majeure commencée en 2011 : *Beat Diary*, un ensemble d'échantillons rythmiques et sonores enregistrés les 365 jours d'une année. On y retrouve les bruits de la nature et des objets de tous les jours : le vrombissement de l'aspirateur, le ronronnement de la brosse à dents électrique ou le couinement d'un cochonnet en plastique. En 2014, il rempile avec une installation sonore vidéo, *Schlaf't ein Lied in allen Dingen* (« Le chant qui habite toute chose »), qui lui fait découvrir des univers inconnus. Sartorius saisit sur vidéo les objets les plus hétéroclites, des passerelles de pont, des panneaux routiers, des arbres, des fontaines et des trains de la ville de Berne. Le résultat est une installation vidéo sur trois écrans qui met en musique la ville, des combinaisons sans cesse renouvelées d'images et de *beats*.

Un événement qui s'annonce très intéressant : un grand écart artistique qui se situera quelque part entre performance, installation et sculpture sonores, quand pour la toute première fois et dans le cadre de cette carte blanche au Centre culturel suisse, Julian Sartorius et Eric Hattan amorceront leur collaboration, quand le musicien et chasseur de sonorités rencontrera l'artiste plasticien, quand Eric Hattan réagira à la percussion de Julian Sartorius – un dialogue où l'on ajoute, retire et modifie tour à tour –, et avec « l'intervention » inédite de l'impressionnante collection de chaises de l'artiste. ■

Andreas Wagner poursuit ses études d'histoire de l'art à Berne et gère l'espace nomade d'art contemporain RAUM No. à Berne ainsi que Réunion à Zurich.



"Please, Gogu. . . I'm not in the mood."



“let's face it - man's best friend is money.”



Insert de Beni Bischof

1^{re} page: *Gogu*, huile sur toileDouble page: *Man's best friend*, huile sur toile4^{re} page: *I'm your veterinarian*, huile sur toile

Massimo Furlan. © Pierre Nydegger

Des images longues à la parole vive

Massimo Furlan se joue des cadres pour composer des images d'une vivacité qui ne saurait se limiter aux frontières d'un genre.

Par Arthur de Pury

• GRAND ENTRETIEN

MARDI 14.10.14 / 20H

Massimo Furlan
et Vincent Baudriller
(au CCS)

• THÉÂTRE

JEUDI 16 ET VENDREDI

17.10.14 / 19H

SAMEDI 18.10.14 / 20H

Massimo Furlan
& Claire de Ribaupierre
Un jour

(Théâtre de la Cité
internationale)



Si Massimo Furlan a bien débuté comme peintre, il est aujourd'hui moins facile de qualifier sa pratique qui consiste souvent à dribbler les défenseurs du théâtre comme ceux de la performance. Furlan agit sur tous les terrains, se déplaçant allègrement des stades de football aux scènes de théâtre en passant par les pistes d'aéroports ou les centres d'art. Dans chacun de ces lieux, il propose des suites de compositions, de tableaux vivants formés de personnages costumés figés dans un univers de sons et de projections vidéo souvent frénétiques. Il les nomme des « images longues », des images qui durent le temps de la contemplation et de l'interprétation. Ces personnages incarnent et habitent de leur présence les rêves revisités de Furlan. Et puisqu'ils forment un tableau, ils sont condamnés à rester muets, privés de dialogues qui ne pourraient qu'en forcer le sens. Seul Furlan s'autorise parfois à se lancer dans un discours spontané et drolatique adressé directement au public et dont l'extravagance semble révéler son rapport conflictuel à la parole.

Furlan retravaille ses rêves d'enfant et ses fantasmes d'adolescent, ceux qu'il a osés dans sa chambre de gamin solitaire après avoir regardé la télévision en famille ou après avoir observé en cachette les filles à la sortie de l'école. Selon la formule de Roger Cailliois, « le rêve demeure comme un terrain commun à l'endormi qui l'a rêvé et à l'éveillé qui s'en souvient », et le temps qui continue de passer entre ses rêves d'enfant et leurs souvenirs ne semble qu'agrandir l'aire de jeu de Furlan. Un travail de mémoire individuelle certes, mais en peuplant son terrain de superhéros, de stars du ballon rond ou de chanteurs de variétés, il embrasse rapidement la question de la mémoire collective et sa relation à la culture populaire. Chacun se reconnaîtra dans cette troupe de Superman, dont il ne reste que les costumes que l'on peut qualifier de « super » et qui moulent des corps désespérément moyens, trop maigres, trop gros ou trop vieux. Beaucoup se souviendront avoir rêvé être ce footballeur magnifique, capitaine de l'équipe de France lors de la demi-finale de la Coupe du monde de 1982. Courant après ce rêve, Furlan rejoue, seul sur la pelouse du Parc des Princes, la totalité de ce match, en endossant le rôle de Platini. La performance se déroule sous le regard de spectateurs médusés par l'image pathétique que Furlan leur renvoie. C'est toujours avec un humour et un plaisir communicatif qu'il tente en vain de faire un sort à ses propres échecs en se glissant dans le costume de ses anciens modèles.

Mais à force de questionner ses rêves d'enfant et leurs relations à la mémoire collective, il a fini par développer une fascination pour les réponses de certains adultes. Sous l'influence sans doute de sa compagne Claire de Ribaupierre, qui signe souvent la dramaturgie de ses créations, il s'empare de discussions philosophiques construites sur le fil tenu de la pensée en action. Il peut alors rendre la parole à ses images longues, en disposant des penseurs sur scène chargés d'improviser une parole qui jaillisse de l'image. La liste des ethnologues, ethnologues, historiens et philosophes qui se sont prêtés au jeu impressionne : Marc Augé, Vinciane Despret, Pierre-Olivier Dittmar, Daniel Fabre, Bastien Gallet, Serge Margel, David Zerbib... En inscrivant ainsi la pensée dans le dispositif même, Furlan mystifie les derniers défenseurs de l'équipe adverse et s'approche seul du cadre.

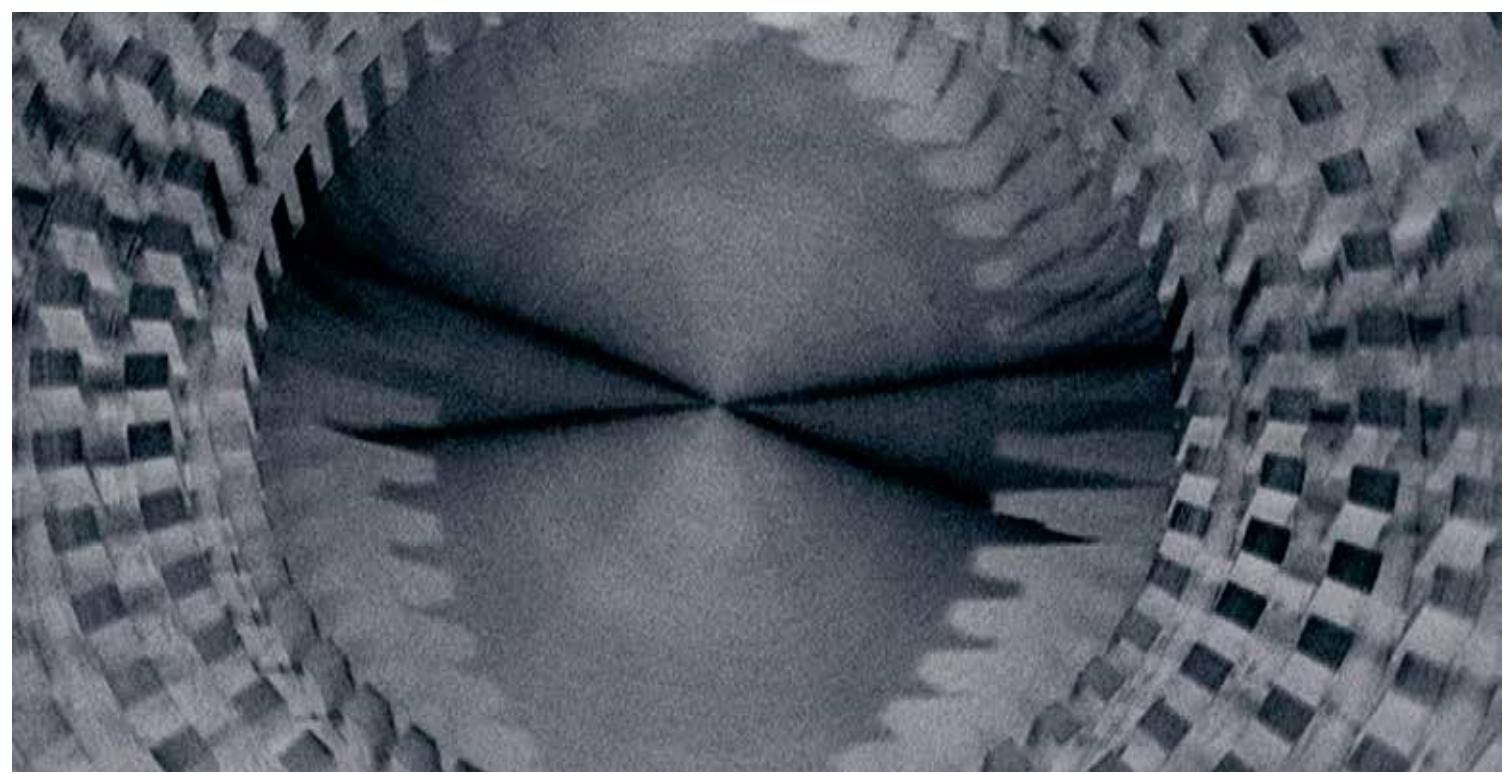
Un jour

À l'occasion de leur nouvelle création, *Un jour*, Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre poursuivent le développement de leur propre genre qui a cette fois débuté par de longues discussions, sans sujet établi, avec Jane Birkin puis avec Marc Augé, Vinciane Despret, Pierre-Olivier Dittmar, Daniel Fabre et Serge Margel. Fasciné par la manière dont les morts ont imposé leur présence, belle et active, dans ces réflexions, Furlan en fait le thème central de son spectacle. Par quels artifices les morts parviennent-ils à faire agir les vivants ?

La phase de création proprement dite se passe alors hors du regard des intellectuels qui en ont fourni la matière première. Sur scène, une vraie chaman, ou une fausse thérapeute, convoque des comédiens, puisque dans notre culture ce sont eux qui sont les plus aptes à une bonne possession. Ils devront alors accueillir et incarner les morts de Furlan qui dérouleront une suite d'images joyeuses et rocambolesques.

Ce n'est que lorsque tout sera prêt, que l'historien du Moyen Âge Pierre-Olivier Dittmar se verra propulsé sur le plateau pour réfléchir sur le vif les tableaux de Furlan et de Ribaupierre. Une des ambitions de leur démarche est bien de réinventer, ou du moins de revivifier, le rapport entre pensée et arts vivants.

Arthur de Pury est directeur du Centre d'art de Neuchâtel (CAN).

Pages de gauche et de droite: Philippe Decrauzat, *Anisotropy*, 2014

Bandé originale

Depuis plusieurs années, Philippe Decrauzat développe, de manière concomitante à son travail pictural, une filmographie dont les références iconographiques minent et enrichissent l'ensemble de son œuvre. L'invitation qu'il a faite à Alan Licht, figure incontournable de la scène *noise* et minimale, pour une collaboration autour d'un de ses derniers films, *Anisotropy*, peut se voir et s'entendre comme la démonstration par l'amplification des moteurs de son œuvre : l'évasion spatiale par l'altération des frontières, des seuils de perception et des distorsions de l'histoire de l'art et de la culture visuelle de la période moderne.

Par Olivier Michelon

● ÉVÉNEMENT

JEUDI 23 ET VENDREDI
24.10.14 / 20 H

Philippe Decrauzat
et Alan Licht
Anisotropy

En coproduction avec La Bâtie –
Festival de Genève

En 2003, Alan Licht a publié *A New York Minute*, un opus scindé en deux parties. La première, « Studio », regroupe une suite d'enregistrements qui profitent des possibilités du multipiste. La seconde, « Live », repose sur une forme de virtuosité instrumentale. Avec une guitare électrique, le musicien y tresse des paysages étirés dans d'infinies variations, stridences et effleurements harmoniques. Pour dépasser cette supposée dualité, l'on notera dans *A New York Minute* son introduction d'un quart d'heure. Composée d'une suite de bulletins météos, elle condense la teneur atmosphérique de l'album. Cette préface situe précisément l'œuvre, tout en renforçant l'abstraction de son contenu. *A New York Minute* s'entend aussi bien comme la dilatation spectrale d'une courte durée qui n'en finit jamais, une montée sans fin – une des constantes de la *drone music* dont Licht est un des tenants contemporains –, que comme son inverse, l'enregistrement précis, calqué, d'un espace-temps. La minute désigne en français une cartographie originale, prise sur le terrain. En termes juridiques, elle désigne l'original d'une décision, son premier enregistrement. Pour autant, aussi fidèles soient leur captation et leurs traitements, les deux parties de *A New York Minute* ne regagneront leur densité qu'une fois écoutées au volume convenable. La dernière piste, « Remington Khan », sous-titré *Hearing Test*, débute de

manière inaudible. Elle s'ouvre sous le palier de l'écoute et monte progressivement. Si *A New York Minute* apparaît comme central dans la discographie de Licht, c'est qu'il est suffisamment ponctué d'indications, d'iconographies ou de titres, pour rendre intelligible la « fiction sonique » vers laquelle tend la production réalisée par ce dernier depuis une vingtaine d'années. Sa filiation avec les avant-gardes historiques s'y cristallise dans la prise en charge des expérimentations minimales des années 1960 et 1970, l'hétérogénéité de celles-ci dans leur flirt avec les contre-cultures et leur perméabilité subjective.

Sans doute mue par un certain sentimentalisme pop, Licht a choisi *Perfect Lovers* de Felix Gonzalez-Torres pour illustrer son disque. Mais aujourd'hui, Philippe Decrauzat l'invite à se mettre à couvert d'une autre rotation, en venant jouer sur son dernier film. Au regard des horloges amoureuses de Gonzalez-Torres, les révolutions d'*Anisotropy* (2014) sont monomaniaques, limitées à un seul cadran, mais bien plus disruptives. Taillée dans un bloc d'aluminium, la sculpture à l'origine de ce moyen métrage est d'un tiers plus large qu'un disque, elle est d'un volume de 48 cm de diamètre et d'environ 9 cm d'épaisseur. D'une complexité régulière, cette forme est l'agrandissement d'un objet scientifique qui, en détournant la propagation des ondes de l'eau, permet de spéculer sur l'invisibilité de la matière. À terme, une telle structure permettrait de détourner les ondes lumineuses d'un solide et le rendrait alors invisible. Est « anisotrope » un objet dont les caractéristiques varient selon son orientation. Étrangeté visuelle, le rendu cinématographique de sa rotation s'approche d'un vortex dont les interférences provoquent des distorsions visuelles peu usuelles. Cette singularité vaut également dans la filmographie de Philippe Decrauzat. *Anisotropy* n'a pas d'équivalent dans celle-ci. À l'inverse de *A Change of Speed, a Change of Style, a Change of Scene* (2006), d'*After Birds* (2008) ou de *Screen O Scope* (2010), le film ne procède pas de transferts à partir d'éléments plans préexistants – des grilles géométriques, des images, des films réemployés –, mais bien de la saisie directe par une caméra d'un objet tridimensionnel en mouvement. Pour les familiers du travail de Philippe Decrauzat, *Anisotropy* s'apparente à une séquelle de *Ein Lichtspiel*

Schwarz-Weiss-Grau de László Moholy-Nagy, influence précédemment revendiquée par l'artiste dans ses environnements et sculptures. Mais les interférences embarquées sur la pellicule dépassent les ballets mécaniques des années 1920 et 1930. Passé à l'état de film, le disque d'*Anisotropy* pourrait n'avoir jamais eu d'existence matérielle. D'abord extrapolé informatiquement (numérique) à partir d'une illustration scientifique en deux dimensions, étape nécessaire à son usinage (mécanique) en trois dimensions, il est ensuite capté à un rythme de 24, 48 ou 64 « dimensions » par seconde sur un ruban argentique (chimique).

Au même titre que *Screen O Scope* et sa référence voilée au cinéma naturaliste de Kurosawa¹, *Anisotropy* est un retour sur le cinéma. Le plateau qui tourne devant le spectateur est une rotation recomposée. Projeté sur un écran, ce corps lumineux dérive du rythme de l'obturateur de la caméra et des griffes du projecteur. Dans sa forme, il rappelle de manière évidente les plateaux à fente du praxinoscope. Déguisé en hommage aux avant-gardes des années 1920 et 1930, *Anisotropy* renoue avec une donne fondamentale du cinéma expérimental des années 1960 et 1970 : le renversement spatial et temporel conduit à proximité du minimalisme. À l'instar de *Wavelength* (1967) de Michael Snow qui opérait une percée vers une photographie, le cinéma structure pratiqué avec nervosité optique par Sharits, réflexivité poétique par Frampton ou sous couvert photogénique par Warhol, développait une vision horizontale et temporelle du plan. Plus que les cimaises éclairées, l'expérience de la salle obscure permet d'amplifier la frontalité de l'écran jusqu'à sa dissolution. L'exploration dans ces mêmes années du drone par La Monte Young, puis Phill Niblock, a opéré dans un sens comparable. À leur suite, les compositions minimales de Licht amplifient l'instant, le son, la vibration magnétique pour dérouler un paysage granuleux. Ce sont ces gestes qui animent en retour la peinture de Philippe Decrauzat, irrémédiablement trop minimale – car filmique – pour se situer à la suite de l'op'art.

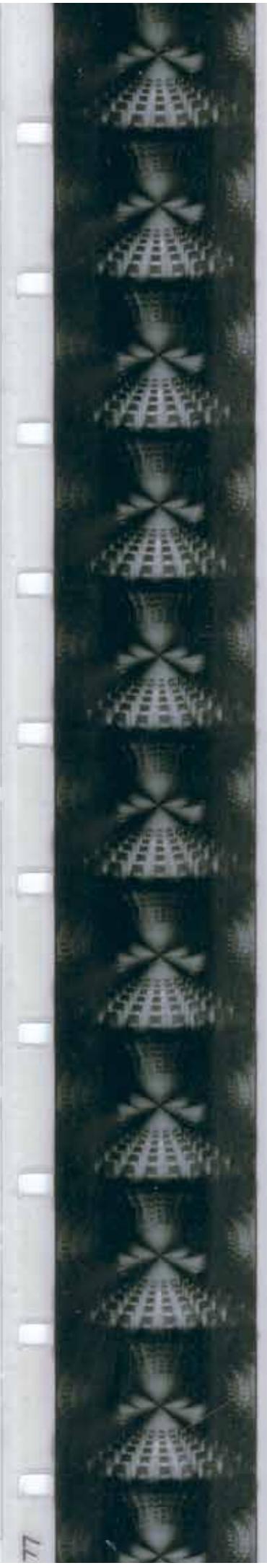
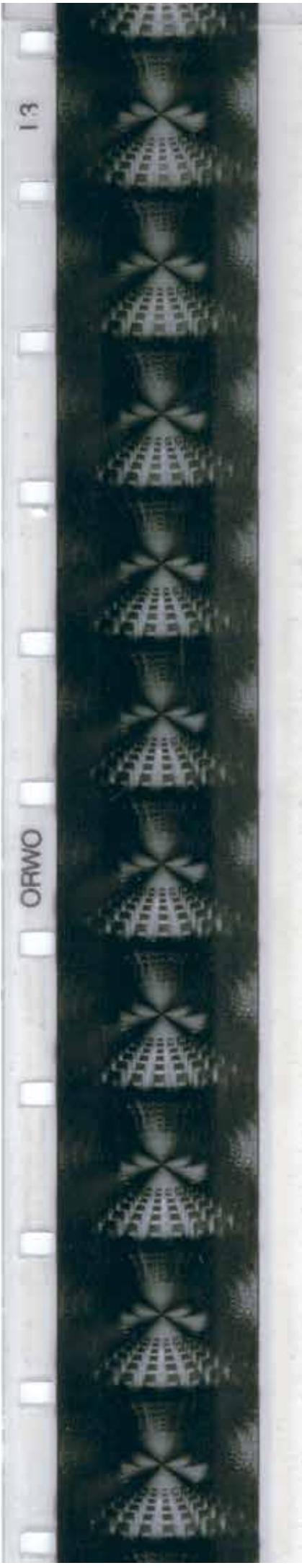
Ce n'est pas la première fois que Philippe Decrauzat collabore avec Alan Licht. Cette invitation suit la rencontre entre le musicien et Marrakech Press (collaboration entre Philippe Decrauzat et Mathieu Copeland). Dans *Alan Licht/presse régionale* (2011), une improvisation musicale à la guitare est surimposée sur des vues d'une imprimerie en vrac. Les éclats d'amplification, les outils utilisés par Licht sur son instrument s'inscrivent par analogie brutale sur des fontes éparses.

L'intervention sonore de Licht au regard d'*Anisotropy* poursuit ces perturbations entre des systèmes d'amplification, de reproduction et de distorsion. Elle n'est pas synchronisée ou analogique mais « sympathique ». « La sympathie transforme. Elle altère mais dans la direction de l'identique, de sorte que si son pouvoir n'était pas balancé, le monde se réduirait à un point, à une masse homogène, à la morne figure du même : toutes ses parties se tiendraient et communiqueront entre elles sans rupture ni distance, comme ces chaînes de métal suspendues par sympathie à l'attraction d'un seul aimant². » Soit la transformation des bobinages magnétiques en accord d'orgue soutenu au début des cinq variations de *Rabbi Sky* (1999) de Licht ou la poussière visuelle d'*Anisotropy*. ■■■

1. Un des motifs principaux de *Screen O Scope* dérive d'un reflet de soleil dans l'eau qui figure dans *Rashomon*.

2. Giambattista della Porta, *Magie naturelle*, 1615, cité par Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, 1966, p. 39, Gallimard (1999 pour la présente édition).

Olivier Michelon est directeur des Abattoirs, musée d'art moderne et contemporain de la ville de Toulouse.





CMJN

Fierté nationale, le concours Les plus beaux livres suisses est une référence mondiale en la matière. Explications. — Par Catherine de Smet

• EXPOSITION (à la librairie)

12.09 - 14.12.14
Les plus beaux livres suisses 2013

Vingt-deux livres sélectionnés parmi les 421 ouvrages candidats, un catalogue de 160 pages, une exposition itinérante et quelques événements associés, tels sont les résultats du prix des Plus beaux livres suisses de 2013. Le concours fête ses 70 ans : il fut créé en 1944 sous l'impulsion du typographe Jan Tschichold, émigré en Suisse et figure majeure du graphisme de la première moitié du XX^e siècle. Le nom de celui-ci est du reste attaché à la distinction instaurée en 1997 afin de récompenser, en marge du concours, une personnalité, un groupe ou une institution remarquable dans la production éditoriale récente.

Divers pays se sont dotés, depuis les années 1920, d'un prix analogue qui permet aux ouvrages lauréats de participer à la compétition internationale annuelle. Ces initiatives eurent des effets à la longévité variable. Ainsi, un florilège français des « cinquante livres de l'année » apparut régulièrement de 1958 à 1978, pour ne renaître ensuite, sous une forme actualisée, qu'en 2007 et s'évanouir de nouveau après seulement trois éditions. Parmi ses divers équivalents autour du monde, le dispositif des Plus beaux livres suisses constitue indéniablement aujourd'hui la principale référence, au moins pour ceux qui envisagent le codex dans sa dimension la plus exploratoire.

Le prix suisse est accueillant : non seulement embrasse-t-il toutes sortes d'objets éditoriaux, témoignant d'une acceptation large de ce qui caractérise un livre (une brochure de théâtre, par exemple, peut entrer dans son champ), mais les critères en sont établis de telle sorte que des ouvrages conçus, imprimés ou édités hors du territoire sont éligibles si l'une au moins de ces trois opérations atteste d'« une liaison particulière et spécifique avec la scène suisse du livre ». C'est le vœu qu'avait exprimé dans le catalogue publié en 2002, à l'issue du jury qu'il avait présidé, le graphiste et typographe

François Rappo (prix Jan Tschichold 2012), acteur essentiel de la forme actuelle du concours.

Un cas parmi d'autres dans la sélection présentée en 2014 : *Cinematography. Roby Müller*, ouvrage dont l'édition comme le design sont dus à des Hollandais (Linda van Deursen et Marietta de Vries, et le studio Mevis & van Deursen), mais publié par la maison suisse JRP|Ringier. Au cours des années précédentes, plusieurs graphistes français ont bénéficié de cette reconnaissance d'autant plus précieuse que rien de tel n'existe dorénavant dans l'Hexagone. Notons que la composition du jury reflète la même ouverture : celui de cette année comptait, sur cinq membres, la Belge Sara De Bondt et le Néo-Zélandais David Bennewith.

La notoriété des Plus beaux livres suisses tient à la rigueur et à la cohérence des choix effectués depuis une quinzaine d'années. Elle tient aussi aux catalogues qui, confiés à un même studio pour trois éditions consécutives, présentent chaque fois la sélection selon un angle spécifique. De 2001 à 2003, Dimitri Bruni et Manuel Krebs (Norm) avaient photographié les livres selon un protocole différent chaque année, et réparti textes et photographies dans deux fascicules distincts qu'une jaquette transparente réunissait. Puis, Laurent Benner et Jonathan Hares se concentrèrent sur la fabrique du livre, offrant en 2004 une spectaculaire compilation dans laquelle chaque ouvrage était inclus — au sens littéral — à travers l'un de ses cahiers. Suivit la trilogie conçue par Laurenz Brunner et Tan Wälchli, qui s'attachait au commentaire sur la situation historique du livre avec des textes commandés à divers auteurs. Enfin, Aude Lehmann de 2010 à 2013, proposa des vues noir et blanc, agençant les exemplaires afin d'en souligner le volume et le potentiel sculptural. En 2014, retour à la couleur : David Keshavjee et Julien Tavelli (Maximage) inaugurent un nouveau cycle en mettant l'accent sur les variations infinies de la reproduction (7466 C + 1788 C ou CMYK) par la seule modification des paramètres d'impression. Cet ensemble est précieux pour qui s'intéresse à la forme éditoriale : autant de livres remarquables sur des livres remarqués pour convaincre, s'il en était besoin, de la beauté de la réflexivité. ■

Catherine de Smet enseigne l'histoire du design graphique à l'université Paris 8.

Film en creux

La conférence performance qui boucle le projet *Unmade Film*. — ccs

• ÉVÉNEMENT

JEUDI 25.09.14 / 20H

Uriel Orlow

Unmade Film: The Proposal

Unmade Film, édition complète du livre (textes : Erik Bullot, Yo'a'd Ghanadry, Avery Gordon, Esmail Nashif, Ilan Pappé, Hanan Toukan, Andrea Thal et Uriel Orlow). Édition fink, Zurich.

En 2013, le Centre culturel suisse a présenté l'exposition personnelle d'Uriel Orlow, *Unmade Film*, un corpus d'œuvres polymorphes qu'il a développé sur deux ans, en quatre expositions : Al-Ma'mal à Jérusalem, CCS à Paris, Les Complices à Zurich et John Hansard Gallery à Southampton.

En 2014 paraît un livre plurilingue aux éditions fink à Zurich, qui rassemble tous les chapitres du projet, dont l'énumération permet d'imaginer ce film non réalisé, mais dont tous les enjeux existent par d'autres éléments, créant une sorte de film en creux : *The Reconnaissance, The Voiceover, The Staging, The Storyboard, The Score, The Script, The Stills, The Production Photographs, The Props, The Closing Credits*, ainsi que la conférence finale, *The Proposal*.

Le livre rend compte des multiples discussions et collaborations orchestrées par Uriel Orlow avec des psychologues, des psychiatres, des historiens, des musiciens, des acteurs, des curateurs ou des artistes, en proposant des contributions de plusieurs auteurs impliqués à diverses étapes du projet : Erik Bullot, Yo'a'd

Ghanadry, Avery Gordon, Esmail Nashif, Ilan Pappé, Hanan Toukan, Andrea Thal et l'artiste. Pour marquer la sortie de cet ouvrage aussi complexe que l'ensemble du projet, Uriel Orlow propose une conférence-performance durant laquelle il retourne à l'origine de sa recherche, à savoir l'hôpital psychiatrique Kfar Sha'ul à Jérusalem. L'exposition posait la question de la narration ou de l'impossibilité de faire un film traitant de l'histoire complexe de ce lieu. La conférence-performance, qui mêle lecture, vidéo, images et son relève à la fois du *storytelling* et de l'autobiographie. ■



Livre *Unmade Film*, édition fink, Zurich

Cabaret show six

La fanfare de poche bernoise revient avec un album de ritournelles et de croassements qui parfois ose le minimalisme. — Par Alexandre Caldara

• MUSIQUE

MERCREDI 15.10.14 / 20H
Hildegard lernt fliegen

Plus que jamais marqués par l'élégance des cabarets, les Bernois d'Hildegard lernt fliegen reviennent Weill que Weill, le grand Kurt ne se tient jamais loin. Sur scène le groupe peut tout donner sur un seul instrument ou privilégier l'écoute de proximité. Alors qu'il repart sur ses bases de fanfare à six sur son dernier opus, *The Fundamental Rhythm of Unpolished Brains*. Adeptes des ritournelles entêtantes et des croassements qui s'attardent dans le train fantôme. À la composition et aux voix (toujours la sienne parsemée d'emprunts multiples), Andreas Schaefer montre son goût de la diffé-

rence. Avec un humour absurde qui se plaît à raconter une histoire. Noctambule ou sous-marine. L'outrance ne rate aucun rendez-vous. Le marimba de Christoph Steiner mutin et tropical entre en dialogue avec les sonorités triturées des trois souffleurs. On déguste avec bonheur les irrutions de minimalisme et les textures d'instruments purs dans le torrent, parfois brouillon, d'idées. Dans « Don Clemenzo » la voix sait abandonner la vedette et le beat-boxing devient support à invention. Morceau qui donne naissance à un clip arty de Maria Siegrist où un nuage de pacotille se fraye le chemin dans un appartement cabinet de curiosités. L'épilogue lyrique du disque, avec Michael Zisman au bandonéon, laisse entendre un groupe introspectif, déroulant de mélancolie mélodique. Cela repose et permet de percevoir Andreas Schaefer dans sa vérité nue. ■

Alexandre Caldara est journaliste généraliste et culturel pour la revue *Dissonances*.



Hildegard lernt fliegen. © Renato Andreoli



Portrait d'Andrea Bellini par Jérôme Baccaglio, 2014

L'art et la manière

Deux ans après son entrée en fonction à la tête du Centre d'art contemporain de Genève, Andrea Bellini dresse un premier bilan. Entre deux voyages, l'Italien revient sur son parcours, dit sa foi en l'action et dévoile les « sauts dans le vide » qui ont jalonné sa vie. — Par Linn Levy

■ Au commencement était l'action. « Je ne me suis jamais ennuyé, même lorsque j'étais enfant. Il y a toujours quelque chose à faire, à regarder, pour celui qui choisit de s'investir, qui veut contribuer à changer les choses. » Andrea Bellini croise et décroise les jambes qu'il a longues et terminées de fort belles chaussures. Il cajole son enthousiasme et s'en amuse, le souligne, l'affiche dans un large sourire. L'œil frise, tandis que certains mots reviennent comme des boomerangs au fil de la conversation. Complexifier, maîtriser, transformer. S'engager, produire, jouer. Dynamique. Expérimenter. Demain... Le directeur du Centre d'art contemporain de Genève (CAC) est en poste depuis deux ans et l'ardeur de celui qui avait reçu pour mission de réveiller une institution pour le moins endormie semble toujours au beau fixe.

L'Italien de 42 ans l'avait dit dès son arrivée dans la cité de Calvin en septembre 2012, « j'ai l'habitude des situations compliquées ». Il le redit aujourd'hui, deux ans plus tard, alors que le centre genevois fête ses 40 ans et qu'il s'apprête à relancer une Biennale de l'Image en mouvement moribonde depuis 2010 : « Je n'ai peur de rien. Dès mon entrée en poste, j'ai dressé la liste des problèmes, et ils étaient nombreux, analyse-t-il dans un français chantant. Puis, j'ai agi, monté des expositions importantes comme celles de Gianni Piacentino,

Pablo Bronstein ou Robert Overby. J'ai fait venir des personnalités tels Marina Abramović ou Michelangelo Pistoletto, transformé le CAC en un lieu de production. Aujourd'hui, le nombre de visiteurs a doublé. » Et Bellini de convoquer la figure du poète futuriste russe Vladimir Maïakovski pour souligner sa foi en un art vecteur de changement, « dernier rempart spirituel ». « Il faut avoir le courage de prendre des décisions, de prendre des risques, sans cela, on n'invente rien, insiste-t-il. Rester statique, tomber dans la paresse est le pire des défauts. L'art implique un engagement total, je crois fermement à son rôle social, moral, à sa force libératrice. »

Il faut dire que l'homme héritait à Genève d'un établissement aux contours flous, resté sans tête depuis un an et demi après le départ de l'ancienne responsable Katy García Antón. Un temps pressenti, le commissaire Anthony Huberman finira par décliner. Et c'est en Bellini que, *in fine*, le CAC trouve son homme providentiel par l'entremise d'un chasseur de tête qui le débauche de la direction du Castello di Rivoli de Turin. Après avoir dirigé la foire d'art Artissima entre 2007 et 2009, Bellini y était en poste depuis trois ans aux côtés de Beatrice Merz. Mais le musée turinois faisait face aux profondes coupes budgétaires d'une région qui, comme le reste du pays, était (et demeure) en crise.

Superstructure

À Genève, le directeur prône « un changement radical » et va vite. Il met en place un atelier d'artistes (une résidence de quatre mois offerte, à tour de rôle, à des plasticiens locaux), un Project Space, une petite librairie, et inaugure le Cinéma Dynamo, une salle de trente places,

ouverte au public et aux étudiants. « Une Kunsthalle ne peut pas se penser hors de son écosystème, souligne-t-il. Elle doit, et je dois, refléter la cité et être en contact étroit avec la scène locale. J'ai, par exemple, à chacune de mes nominations à la tête d'une institution, lancé un programme de rencontres et de conférences d'artistes. Mais à Genève, la Haute École d'art (HEAD) le faisait déjà parfaitement avec ses « Talking Heads ». Il était beaucoup plus judicieux de collaborer. » Un esprit de coopération qui le pousse à tenter un rapprochement avec le Musée d'art moderne et contemporain (Mamco), sis dans les mêmes locaux que le CAC. Aux côtés de Hans-Ulrich Obrist (curateur et codirecteur de la Serpentine Gallery de Londres) et de Yann Chateigné (responsable du département des arts visuels de la HEAD), Andrea Bellini relance cet automne (jusqu'au 23 novembre), la Biennale de l'Image en mouvement, en montrant les œuvres inédites, produites et commissionnées par le CAC, de vingt-deux jeunes artistes, danseurs et vidéastes.

L'artiste John Armleder relève « l'enthousiasme » du directeur du CAC, qui « élaboré un programme intelligent, comme il l'avait fait au Castello di Rivoli ». Il est d'ailleurs prévu qu'avant la fin de l'année, le quatrième étage du centre soit repensé par

le plasticien genevois : outre de nouvelles peintures murales, le lieu pourrait accueillir sa collection d'ouvrages et de disques.

Andrea Bellini, qui fait partie de cette génération de curateurs italiens se trouvant aujourd'hui à des positions clés de l'échiquier de l'art international, se considère « comme un curateur d'institution » plutôt que « comme un commissaire d'expositions ». « Mon rôle est de créer du lien bien sûr, mais aussi d'écrire l'histoire de l'art. Au travers d'expositions, par la production d'œuvres, la collaboration avec d'autres institutions et fondations internationales, et la publication de catalogues de référence. C'est très complexe car aujourd'hui une Kunsthalle doit faire le travail que les musées ne font pas. »

Infrastructure

Au commencement était l'action, donc, et chez Bellini, elle s'incarne d'abord, et très tôt, dans la chose politique. L'enfance se déroule à Rome. Il a 11 ans quand son père, un leader politique d'extrême-gauche — « un idéaliste, un seigneur, il distribuait tout ce qu'il avait » — meurt à 52 ans des suites d'un accident de la route. Bianca, sa mère, une ancienne Miss Toscane, avait déjà l'habitude de faire tourner le ménage lorsqu'elle se retrouve veuve, à 42 ans, avec trois garçons. Andrea, le petit dernier de la fratrie — Giovanni, le grand, a dix ans de plus que lui, Marcello, le deuxième, cinq — décide illiko de marcher sur les traces paternelles et adhère au Parti communiste italien. Il a alors 12 ans.

« J'ai eu la chance de grandir avec la figure idéalisée de mon père, explique-t-il. Je voulais faire comme lui et me suis engagé à suivre pendant trois mois les cours de la Scuola delle Frattocchie du parti, une école formant l'élite révolutionnaire. On nous éveillait à la poésie, à l'histoire, à la politique, j'ai adoré ça. D'une certaine façon, cela a déclenché beaucoup de choses, ça a été ma première vraie formation. » Au point de devenir l'un des plus jeunes députés du PCI. Au lycée, il partage ses idées avec ses copains, devient vite chef de bande, fait les quatre cents coups. À 19 ans, il participe au Congrès de Bologne de 1990. Mais l'enthousiasme juvénile retombe face au « monstre » de la bureaucratie et aux « poids des structures » du parti. Le jeune garçon déchante. « Je voulais changer le monde et me retrouvais

à faire du surplace, à devoir faire une petite carrière pour un petit salaire, en escaladant tous les échelons de chaque section. Je ne voulais pas ruiner ma vie à faire mon trou. »

C'est alors que l'art entre en jeu. À 17 ans, Andrea écrit dans son journal intime : « J'aime l'art, je veux m'entourer d'art, je veux travailler dans l'art. » Il quitte Rome, part à Sienne, étudie la philosophie, l'archéologie et l'histoire de l'art. L'intérêt pour la création contemporaine vient progressivement, au contact notamment de l'un des professeurs qui chapeautent son mémoire, Enrico Crispolti, critique et curateur, grand spécialiste du futurisme.

Puis, après avoir organisé quelques expositions dans sa ville natale, viendra « le saut dans le vide », direction New York. Giancarlo Politi lui propose de prendre les rênes de la version anglo-saxonne du magazine *Flash Art*. « Je savais que la vie était ailleurs, que quelque chose m'attendait, je ne voulais pas brûler mon unique chance en restant sur place, je suis parti. » Il reste quatre ans dans la ville américaine, devient curateur au MoMA PS1, avant de retourner en Italie pour relancer Artissima, puis prendre la tête du Castello di Rivoli. C'est à New

York qu'il fait la connaissance de Marina Abramović. L'artiste devient une amie proche — elle est d'ailleurs venue en mai de cette année à Genève pour une série de performances au CAC. De lui, elle dit : « Il a une énergie communautaire hors du commun et il n'a jamais peur de prendre des risques. Travailler à ses côtés est pour moi beaucoup plus facile qu'avec de nombreux autres curateurs, il comprend mes intentions et mon travail. »

Une carrière menée tambour battant donc, avec une moyenne de trois années passées à chaque poste. « C'est ce que j'ai appelé le complexe d'Ulysse, dévoile-t-il. J'ai beaucoup bougé, c'est vrai. J'ai été très chanceux parce qu'on est souvent venu me chercher. Ça a été le cas pour Genève et c'est Samuel Keller qui m'a recommandé pour Artissima. » Même s'il assure ne pas avoir de figure tutélaire ou de mentor dans le métier, il avoue y compter quelques amis et garder de bons contacts dans les villes dans lesquelles il est passé. Mais au moment de prendre une décision importante, c'est vers sa femme, et mère de ses trois filles, Charlotte Laubard, qu'il dit se tourner invariablement. Elle a été sept ans à la tête du musée d'art contemporain de Bordeaux (CAPC) et est aujourd'hui enseignante et chercheuse à la HEAD.

« Le réseau d'Andrea Bellini fait indéniablement partie de ses forces », glisse un observateur. Un charisme très italien et une ambition, qui font immuablement penser au jeune président du Conseil italien Matteo Renzi, devenu à 39 ans et pour six mois, président de l'Union européenne. « Je crois beaucoup en lui, dévoile Bellini. Mais vous savez, paradoxalement, les termes ambition et carrière sont presque des vilains mots pour moi, un héritage paternel et communiste sans doute, glisse-t-il en souriant. Ou alors, c'est mon nouveau côté calviniste. »

Quand on l'interroge sur l'avenir, le directeur du CAC assure « vouloir s'engager plusieurs années » au sein de l'institution. « J'aime beaucoup Genève, mes trois filles y sont nées, il me reste encore beaucoup de choses à accomplir ici. » Et de conclure, immuablement confiant en l'avenir : « Je ne regrette pas un jour de ma vie, puisque j'ai fait tout ce que j'ai pu à chaque moment. »

Après avoir longtemps travaillé à *La Tribune de Genève*, Linn Levy collabore actuellement à la rubrique culturelle du magazine *Edelweiss-Ringier*.

Andrea Bellini en quelques dates

1971 : Naissance à Pontinia
2003-2007 : Rédacteur en chef de *Flash Art*, New York
2006-2008 : Curatorial advisor au MoMA PS1, New York
2007-2009 : Directeur de la foire Artissima, Turin
2009-2012 : Co-directeur du Castello di Rivoli, Turin
Dès 2012 : Directeur du Centre d'art contemporain, Genève

Illustrateur

Jérôme Baccaglio est né en 1983, il poursuit actuellement un Master en Arts Visuels à l'École Cantonale d'Art de Lausanne.

THÉÂTRE FORUM MEYRIN

SAISON 2014-2015



forum-meyrin.ch

Théâtre Forum Meyrin, Place des Cinq-Continents 1, 1217 Meyrin, Genève

Photo © Francis Traunig

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE

SPECTACLES CRÉÉS À VIDY JOUÉS À PARIS

VINCENT MACAIGNE

Idiot !

Parce que nous aurions dû nous aimer
D'après le roman de Dostoevski

1.10. – 12.10.2014
Théâtre de la Ville,
Festival d'Automne

4.11. – 14.11.2014
Théâtre Nanterre-Amandiers,
Festival d'Automne

MAURICE PINSARD

En quoi faisons-nous
compagnie avec le
Menhir dans les landes ?

13.11. – 5.12.2014
Le TARMAC, La scène
internationale francophone

SEVERINE CHAVRIER

Création 2014

16.10. – 18.10.2014
Théâtre de la Cité
Internationale

MASSIMO FURLAN

Un jour

1.12. – 12.12.2014
Nouveau théâtre de
Montreuil

www.vidy.ch

ROMEO CASTELLUCCI
Go Down, Moses

4.11. – 11.11.2014
Théâtre de la Ville,
Festival d'Automne

CHRISTOPH MARTHALER

Das Weisse vom Ei
(Une île flottante)
D'après Eugène Labiche

11.3. – 29.3.2015
L'Odéon, Théâtre de l'Europe

MARTIN ZIMMERMANN
Hallo

16.4. – 29.4.2015
Théâtre de la Ville

STANISLAS NORDEY
Affabulazione

De Pier Paolo Pasolini
12.5. – 6.6.2015
La Colline, Théâtre national

Toutes les dates des tournées en France :
www.vidy.ch/vidy-en-tournees



Accrochage [Vaud 2014]
& Lukas Beyeler. *Instant Win*
Julian Charrière. Prix culturel
Manor Vaud 2014
31.10.2014 – 11.1.2015



Magie du paysage russe.
Chefs-d'œuvre de la
Galerie nationale Trétiakov, Moscou
jusqu'au 5 octobre 2014

www.mcba.ch

Julian Charrière, *The Blue Fossil Entropic Stories*, 2013. Détail
Documentation photographique d'une expédition performative
© l'artiste, courtoisie DITTRICH & SCHLECHTRIEM, Berlin

mcba
MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE



07:00 AM
12:30 PM
09:00 PM

L'époque est fascinante, qui vous permet de disposer des outils les plus performants pour exceller dans votre métier. Depuis votre bureau, vous êtes en contact permanent avec vos pairs, vos partenaires, vos prestataires. A toute heure, de jour comme de nuit, Le Temps met à votre disposition, via vos instruments de travail, le fil de l'actualité du monde mais aussi les services et contenus à forte valeur ajoutée pour votre activité professionnelle.

L'ABONNEMENT NUMÉRIQUE

Accès illimité aux sites letemps.ch et app.letemps.ch
App iPhone / App iPad / App Android dès CHF 33.– TTC par mois

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Pour découvrir et souscrire très facilement et rapidement à l'offre du Temps de votre choix – sur vos supports préférés – avec l'assurance de bénéficier d'une information d'une qualité inégalée, rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez notre numéro d'appel gratuit 00 8000 155 91 92.

Chaque année en décembre, la Ville de Genève décerne le **Prix Töpffer Genève** et le **Prix Töpffer international** depuis 1997.

Lauréat-e-s du Prix Töpffer Genève

- 1997 Tom Tirabosco
- 1998 Pierre Wazem
- 1999 Nadia Raviscioni
- 2000 Alex Baladi
- 2001 Frederik Peeters
- 2002 Helge Reumann
- 2003 Guillaume Long
- 2004 Ben
- 2005 Macchia
- 2006 pas d'attribution
- 2007 Isabelle Pralong
- 2008 Patrick Mallet
- 2009 Valp
- 2010 Frederik Peeters & Pierre-Oscar Lévy
- 2011 Isabelle Pralong
- 2012 Sacha Goerg
- 2013 Tom Tirabosco & Christian Perrissin

Lauréat-e-s du Prix Töpffer international

- 1997 Jacques de Loustal
- 1998 Enki Bilal
- 1999 Pascal Rabaté
- 2000 Blain & David B.
- 2001 Joann Sfar
- 2002 Blutch
- 2003 David B.
- 2004 Jean-Claude Götting
- 2005 Pierre Wazem
- 2006 Manu Larcenet
- 2007 Dominique Goblet
- 2008 Bastien Vivès
- 2009 Manuele Fior
- 2010 Gabriele Piquet
- 2011 Christian Cailleaux
- 2012 David Prud'homme
- 2013 Marc-Antoine Mathieu

Genève, ville de culture
www.ville-geneve.ch/culture



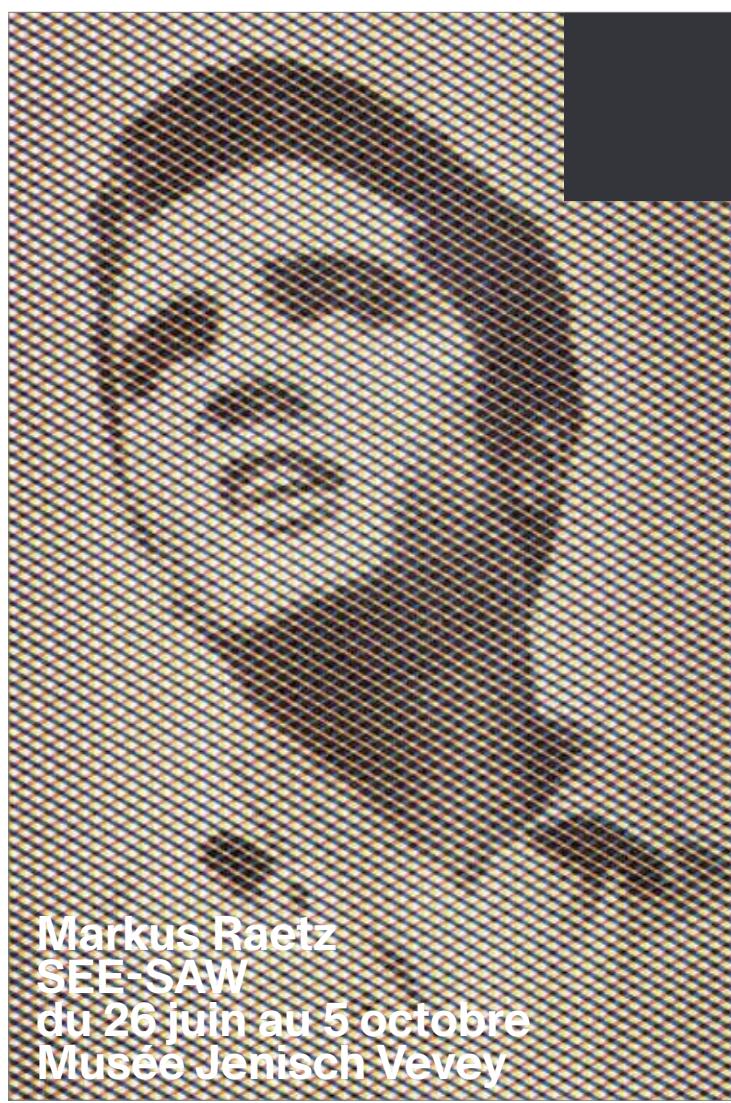
ecav
école cantonale d'art du valais
schule für gestaltung wallis

- Propédeutique en arts visuels
- Bachelor HES-SO en arts visuels
- Master HES-SO en arts visuels
- Orientation Maps – Arts in Public Spheres

Informations supplémentaires:
www.ecav.ch

Hes-so
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences
Western Switzerland





Markus Raetz
SEE-SAW
du 26 juin au 5 octobre
Musée Jenisch Vevey



La Passion Dürer
du 30 octobre 2014
au 1er février 2015
Musée Jenisch Vevey
Cabinet cantonal des estampes



SAISON
2014-15
À LA CONQUÊTE
DES ÉTOILES

BILLETTERIE
WWW.OPERALAUZANNE.CH
T +41 21 315 40 20



FEVER À LA VIE À LA MORT

DE ET PAR
ATTILIO SANDRO
PALESE

AVEC JÉRÔME DENIS
AURORE FAIVRE
BLAISE GRANGÉT
NATHAN HEUDE
JULIE-KAZUKO RAHIR
BASTIEN SEMENZATO

COPRODUCTION LE POCHE GENÈVE
LES CELESTINS THÉÂTRE DE LYON
CIE LOVE LOVE HOU
AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION
LEENARDS ET D'INTERREG
FRANCE-SUISSE

13 SEPTEMBRE >
3 OCTOBRE 2014

THÉÂTRE LE POCHE

DÉCOUVREZ LES PROCHAINS SPECTACLES
DE NOTRE SAISON 2014-2015 SUR
WWW.LEPOCHE.CH



JOHN M. ARMLEDER

L'artiste genevois retrouve Le Consortium pour une exposition monographique plus de vingt ans après son dernier solo à Dijon, mais après bien des collaborations avec le centre d'art bourguignon. Il y présente ses dernières œuvres dans une installation mêlant *Puddle Paintings* – comprenant des peintures flâques réalisées par coulures de peinture sur une toile posée au sol – et rideaux disco. Une série de diptyques permet à l'artiste de juxtaposer plusieurs méthodes de composition: des coulures, des poids ou des motifs géométriques. Cette actualité est complétée par une exposition au Musée Fernand Léger dans les Alpes-Maritimes et une confrontation avec l'œuvre oubliée de Jean Carzou à la Galerie Richard dans la capitale. DP Dijon, Le Consortium, du 17 octobre 2014 au 11 janvier 2015



RENÉE LEVI

On connaît surtout les interventions murales de Renée Levi, peintures monumentales à même le mur, au spray, à la serpillière, à la brosse. Exécutées dans des couleurs très vives, voire fluorescentes, les actions picturales de l'artiste bâloise tiennent autant de la performance que de l'architecture. C'est d'ailleurs cette dernière discipline qu'elle étudia avant de transférer son rapport au construit à une technique plus radicale de dialogue entre le corps de l'artiste, la vibration du trait et de la teinte, et une certaine idée du punk. Après plusieurs expositions de l'œuvre de l'artiste dans son antenne de Zurich, la Galerie Bernard Jordan fait profiter les Parisiens de l'énergie contagieuse de l'œuvre de Renée Levi. DP Paris, Galerie Bernard Jordan, du 18 octobre au 26 novembre 2014



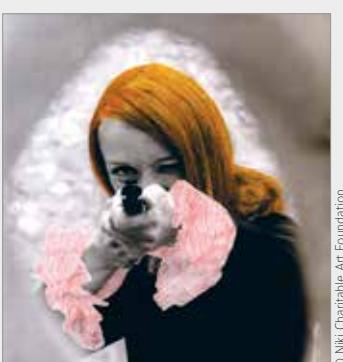
DIDIER RITTENER
Libre de droits

La deuxième édition de la série *Libre de droits* de Didier Rittener se compose de 329 dessins qui seront présentés au Micro Onde, permettant au public de découvrir l'étonnante méthode de l'artiste. Des images que notre société produit, Didier Rittener retient les archétypes et les symboles, et les transfère chimiquement ou au dessin sur divers supports: papier, mur, architecture. Le catalogue devient motif et témoigne de la réminiscence des sujets à travers les âges et les mémoires de chacun. Autre lieu, la Villa du Parc à Annemasse, clôt son année consacrée à la Suisse en offrant à Rittener sa façade pour une intervention réalisée au porte-mine. DP Vélizy-Villacoublay, Micro Onde, centre d'art de l'Onde, du 4 octobre au 14 décembre 2014



SHAHRYAR NASHAT
Hustle in Hand

Shahryar Nashat, basé à Berlin, se voit offrir une exposition au Palais de Tokyo où il explore à nouveau le rapport entre le corps et l'objet d'art. Ses installations, qui mêlent souvent vidéos et sculptures, explorent la part de désir et de fascination qu'exerce l'œuvre sur le spectateur. Dans un jeu étrange, l'artiste prend à parti le visiteur et questionne la sexualité potentielle qui sous-tend, peut-être, la production culturelle. Il présente ici son nouveau film *Hustle in Hand* où des torses en plan serré s'adonnent à des manipulations et des échanges. Une forme géométrique apparaît et se transforme au toucher, comme un symbole hermétique. Des sculptures de verre et de marbre complètent l'initiation. DP Paris, Palais de Tokyo, du 19 octobre au 23 novembre 2014



NIKI DE SAINT PHALLE

Il était temps! Le travail de Niki de Saint Phalle est mis à l'honneur par la Réunion des musées nationaux au Grand Palais dans une rétrospective d'envergure. Au-delà des fameuses *Nanas*, c'est la démarche radicale et féministe de l'artiste qui est réexamинée avec soin, documents rares et films sur et de l'artiste à l'appui. Il était temps, car cela faisait plus de vingt ans que la France n'avait pas dédié d'exposition à ce monstre sacré de l'art du XX^e siècle, auteur d'œuvres autant politiques qu'universelles et chatoyantes. Face au Grand Palais, une fontaine de Niki de Saint Phalle vient rappeler que la créatrice du *Jardin des tarots* a su intégrer ses propositions philosophiques au quotidien de nombreuses villes. DP Paris, Grand Palais, du 17 septembre 2014 au 2 février 2015



SIGISMOND DE VAJAY
Unreachable Empires

L'École d'art Gérard Jacot à Belfort s'associe avec un voisin jurassien, l'Espace d'art contemporain (les halles) à Porrentruy pour consacrer une double exposition au travail de Sigismond de Vajay. Il déploie dans les deux espaces un ensemble d'œuvres qui forme une seule et même exposition, à voir de part et d'autre de la frontière. Grandes gouaches obscures et installations dystopiques reflètent le regard critique de l'artiste sur les systèmes qui régissent notre monde. Cette réflexion est ici menée avec l'architecte français Kevin Lesquenner, installé à Valparaíso au Chili, ville d'expérimentations singulières en matière d'urbanisme. DP Belfort, École d'art Gérard Jacot, et Porrentruy, Espace d'art contemporain (les halles), du 21 septembre au 2 novembre 2014



SABINE MEIER Portrait of a man.
Rodion Romanovitch Raskolnikov

La photographe présente le corpus réalisé dans le cadre d'une résidence entre Le Havre et New York. En scène, un homme, un modèle croisé dans la rue de la mégapole. En dialogue avec l'anthéros de *Crime et Châtiment* de Dostoevski, la série *Portrait of a man* explore une psyché humaine à travers des photographies profondes réalisées parfois dans un environnement naturel, parfois en studio. En effet, de retour en Europe, Sabine Meier invite le modèle américain dans son atelier afin de poursuivre l'introspection avec la présence subtile de décors artificiels et de photographies de l'artiste en fond de scène. Le paysage comme un état d'âme... DP Le Havre, Musée d'art moderne André Malraux, du 6 décembre 2014 à fin février 2015



LES FRÈRES CHAPUISAT
Le culte de l'archipendule

Riche actualité pour les frères Chapuisat dont les sculptures-architectures transforment l'espace d'exposition et la perception physique du visiteur. À la Maréchalerie de Versailles, ils répondent à la charpente imposante du lieu par une architecture monumentale en bois qui escamote le cube blanc pour mieux révéler les forces architecturales de l'espace et submerger le spectateur. Pour le campus d'HEC Paris, à Jouy-en-Josas, ils investissent une grotte manieriste du XX^e siècle et la prolongent en un passage alambiqué, évoquant les rites initiatiques propres aux Grandes Écoles. Les frères Chapuisat seront également présents pendant la Nuit blanche parisienne du 4 octobre prochain. DP Versailles, La Maréchalerie, du 20 septembre au 13 décembre 2014

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



CÉDRIC LEPROUST Nous souviendrons nous

Rares sont les spectacles qui abordent le thème de la mort. Avec *Nous souviendrons nous*, le jeune comédien et metteur en scène romand Cédric Leproust se jette corps et âme dans ce qui est encore un tabou. Surgissant d'un plateau plongé dans le noir, recouvert d'argile, la mine cadavérique, il cherche à explorer l'intime de chacun en le rappelant à sa nature mortelle. Dans cette véritable performance d'acteur, Cédric Leproust interagit avec le public en créant le trouble entre le vivant et le mort. Loin d'une expérience mystique, le spectacle incite plutôt à apprivoiser la mort et à se demander comment les traces et héritages d'autres vies peuvent s'incarner en nous. CCS. Marseille, Festival Aectoral, les 10 et 11 octobre 2014

DORIAN ROSSEL Une femme sans histoire

À partir du docu-fiction de Jean-Xavier de Lestrade sur les minutes du procès de Véronique Courjault, Dorian Rossel révèle le drame d'une femme ordinaire. « Ce qui se joue à travers les mots du procès, c'est la place de l'enfant, de la mère, de la grossesse dans notre société », remarque Dorian Rossel. Il part de là pour assembler les pièces d'un puzzle : celui de Véronique Courjault, femme sans histoire, qui a tué trois de ses bébés, retrouvés par son mari dans le congélateur. Devant les spectateurs, c'est la parole qui naît et les mots nous guident dans un drame profond : celui d'une femme qui n'a pas trouvé sa place auprès de ses proches et s'ouvre enfin à son monde intérieur, secret et bouleversant. CCS. Annecy, Bonlieu Scène nationale, les 19 et 20 novembre 2014

SAMUEL BECKETT En attendant Godot

Pour cette nouvelle adaptation de l'œuvre de Beckett, le trio Jean Lambert-Wild, directeur de la Comédie de Caen, Lorenzo Malaguerra, directeur du Théâtre du Crochetan à Monthey, et Marcel Bozonnet, fondateur de la compagnie Les Comédiens voyageurs, choisit de donner une dimension contemporaine et surtout politique à la pièce. Ainsi les deux personnages principaux Vladimir et Estragon sont joués par des comédiens ivoiriens qui, tels des migrants, attendent ce fameux Godot qui pourrait se révéler être un passeur. En respectant à la lettre l'œuvre, le trio ancre la pièce dans la tragédie d'aventures humaines qui se déroulent à nos portes, sans en réduire la portée universelle. CCS. Nancy, CND, du 25 au 29 novembre 2014

LA RIBOT, JUAN DOMÍNGUEZ & JUAN LORIENTE El Triunfo de la Libertad

Ils ont grandi tous les trois comme artistes dans un Madrid post-franquiste, passionnés par la danse et le théâtre comme d'un territoire d'investigation qui se développait sous leurs yeux. La Ribot est chorégraphe et danseuse basée à Genève. Juan Loriente est acteur et collaborateur de l'écrivain et metteur en scène Rodrigo García. Juan Domínguez est danseur, chorégraphe et curateur. Ce projet découle d'une fantaisie artistique, sociale et politique : transformer les choses et le regard. Les trois complices, qui ont travaillé avec plus de 500 figurants pendant sept ans autour du monde pour le projet *40 Espontáneos*, se retrouvent sur scène pour faire triompher la liberté ! CCS. Paris, Centre Pompidou, du 10 au 14 décembre 2014



MARIE-CAROLINE HOMINAL Froufrou

Froufrou s'appuie sur l'expérience que Marie-Caroline Hominal a vécue en Haïti, où elle s'est intéressée à la cérémonie au sens large, pour élaborer un rituel évoquant autant des pratiques religieuses que les mécanismes du music-hall. Elle s'est inspirée des cérémonies vaudou, où les esprits descendent dans le monde des vivants pour posséder les humains et dialoguer avec eux, travaillant ainsi à une contamination de son identité artistique. Elle s'est entourée de la plasticienne Delphine Coindet pour la scénographie, de Clive Jenkins pour la musique et de Didier Civil, artiste rencontré en Haïti, qui a réalisé des masques. *Froufrou*, un spectacle grisant et envoûtant, et pas seulement grâce à la vodka servie à la fin ! CCS. Pantin, CND, du 13 au 18 novembre 2014

MARIELLE PINSARD En quoi faisons-nous compagnie avec le menhir dans les landes ?

Après *Assis et carnivore* (2010), Marielle Pinsard poursuit son investigation du thème de « l'homme et la bête » ! *En quoi faisons-nous compagnie avec le menhir dans les landes ?* est un spectacle sous forme de tableaux. Sur scène : quatre comédiens africains, quatre comédiens suisses et un danseur « bionique ». *Visions poétiques, animales, mystiques, bibliques...* chaque comédien est acteur de son imaginaire et se transforme. Le travail des artistes burkinabés porte sur l'incantation-transformation, celui des artistes béninois sur des légendes et danses profanes vaudou, et celui des comédiens suisses sur les métamorphoses d'Odive. CCS. Paris, Le Tarmac, du 13 novembre au 5 décembre 2014

ROOTWORDS The Rush

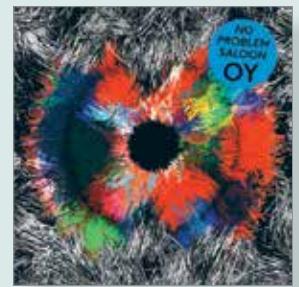
Rootwords est en passe de devenir l'un des fers de lance de la scène hip-hop helvétique. Le compositeur interprète d'origine zambienne, né aux États-Unis mais ayant vécu en Suisse, a déjà plusieurs EP et singles à son compte. Cependant, 2014 est bien l'année de la confirmation avec un premier album, *The Rush*, disponible depuis avril dernier. Distillant un son électro et énergique, loin des clichés bling-bling et gangsta, Rootwords ravive la flamme d'un hip-hop urbain et enflammé. Cela se ressent dans ses concerts où, accompagné des musiciens du Block Notes Band, il stupéfie le public qui ne peut résister aux invitations dansantes de ses titres mélangeant électro, groove et hip-hop. CCS. Carmaux, Festival Rock in Opposition, le 11 octobre 2014

THE YOUNG GODS L'Eau rouge

En octobre 2013, à l'invitation du CCS, les indémodables briscards The Young Gods étaient venus enflammer le Nouveau Casino de Paris. Franz Treichler, Cesare Pizzi et Bernard Trontin avaient préparé un répertoire de retour aux origines, puisqu'ils reprenaient les morceaux de leurs deux premiers albums *The Young Gods* (1987) et le célèbre *L'Eau rouge* (1989). Les chanceux présents à cette grande messe rock s'en souviennent encore. Un an plus tard, le mythique groupe revient en terres françaises avec le même répertoire. L'occasion, rare, de vivre en live leur musique expérimentale et remplie d'ambiances et de sons industriels, depuis la new wave jusqu'au rock très tranché. CCS. Vauréal, Festival World of Words, le 21 septembre 2014

L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD

Librairie du CCS



OY No Problem Saloon

Crammed Discs

Quatre ans après le premier et excellent *First Box then Walk*, le duo composé de la chanteuse musicienne helvético-ghanaïenne Joy Frempong et du batteur-producteur Llelujah-Ha revient avec *No Problem Saloon*. À l'image du titre « Akwaaba », ce nouvel album est une collection de chansons où se mêlent electronica, percussions virevoltantes, mélodies captivantes, le tout agrémenté de saveurs africaines fruits de leurs voyages au Mali, au Burkina Faso et en Afrique du Sud. Le résultat est un ensemble coloré où chacune des 15 plages a sa propre identité musicale : le psychédélique « Tortoise and Hunter » contraste avec l'enivrant « Hallelujah! Hair ! », alors que « Market Place » sent bon le feu tribal. Une bonne dose de joie. CCS

HEIDI HAPPY Golden Heart

Silent Mode

Produit d'export helvétique très prisé, la curieuse et inventive Heidi Happy n'est plus à présenter. Intime et charmeur dans la lignée des précédents albums, ce *Golden Heart* brouille toutefois les pistes et prend l'auditeur à revers sur chaque titre. Évidemment souveraine dans la folk « countrisante » de « In the Garden » et le songwriting « maison » de « Across the Ocean », Heidi Happy se met à l'origine vers le lyisme seventies avec « Golden Heart », ou encore la pop héroïque sur « High Wave », avec une euphorie communicative. Enivrant à la fois dans une continuité familière et une évolution audacieuse, *Golden Heart* s'impose comme un jalon important de la carrière de Heidi Happy. CCS

CAMILLA SPARKSS For you the Wild

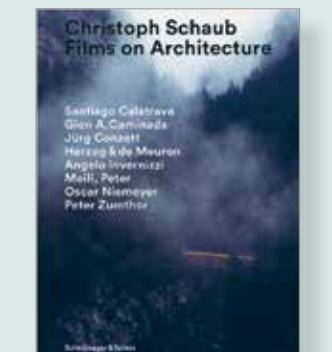
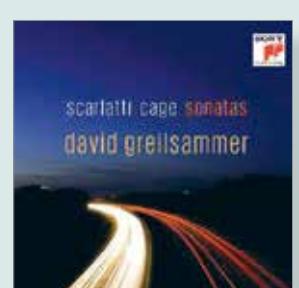
On the Camper Records

Au rayon des productions helvétiques à surveiller, Camilla Sparkss, alter ego artistique de la Canadienne Barbara Lehnhoff, en est la preuve. Avec son acolyte, le producteur Aris Bassetti, ils nous offrent ce quatrième EP qui, dans les lignées des trois précédents, est un savoureux et particulier mélange d'électro-techno et de rock, le tout rythmé par la voix punk de la chanteuse, héritage de son passage dans le groupe Peter Kernel. Pour patienter jusqu'à l'arrivée dans les bacs, Camilla Sparkss a révélé, en avril dernier, un extrait de ce nouvel album. « Move Like a Shark » annonce la couleur. Aussi enivrant qu'agréablement stressant, il ne laisse pas insensible. Comme Camilla Sparkss. CCS

HELL'S KITCHEN Red Hot Land

Moi J'Connais Records

Groupe phare du blues tribal en Europe, les Hell's Kitchen débarquent avec un nouvel album... Après le très énergique *Dress to Dig* (2011), *Red Hot Land* s'annonce comme un retour aux sources, ou plutôt un détour par le calme. Beat multiples, fameuses ambiances technoides indus où le boote neck encore tranchant survole les attitudes désinvoltes... Le son y est tendu mais pas agressif, l'album sonne nouveau et met en valeur autant les ballades qui tourmentent comme « Drain » que les tubes groove tels « I Wanna be the One » ou « Monkey », complainte sexy à souhait pour tous les âges, ou aventure amoureuse en terre latine pour « Hey Ho Chica »... Il y a ce qu'il faut pour passer d'une berge à l'autre de l'Atlantique. CCS



DAVID GREILSAMMER Scarlatti – Cage: Sonatas

Sony Music

Associer l'un des plus grands compositeurs baroques et l'un des génies de la musique contemporaine expérimentale, tel est le défi relevé par le pianiste David Greilsammer. Pour ce nouvel album, il a choisi deux mondes distants de deux siècles : Domenico Scarlatti pour le XVIII^e siècle et John Cage pour le XX^e. Si de prime abord les deux répertoires s'opposent, ils se révèlent en fait complémentaires. D'un côté la perfection immuable de la forme de Scarlatti, de l'autre l'innovation, la recherche, grâce au piano préparé, de sonorités inédites au piano pour John Cage. Et pourtant, une appellation similaire « sonatas » pour unir les œuvres courtes, provocantes, passionnelles, éblouissantes de couleurs et pleines de rythmes inédits. CCS

KIKU Voix et Poésie

Everest Records

Kiku est un duo formé du trompettiste Yannick Barman et du percussionniste Cyril Regamey. Depuis leur formation en 2003, les deux fans de musique improvisée ont accumulé les collaborations les plus diverses. Il leur semblait donc normal de s'entourer à nouveau pour ce projet qui verra le jour en novembre prochain. Avec Bixa Barged, membre fondateur du groupe berlinois Einstürzende Neubauten, mais aussi le MC Black Cracker et le guitariste David Doyon, ils sont partis de *Lenz*, nouvelle de l'écrivain allemand Georg Büchner, de laquelle ils ont tiré la trame de *Voix et Poésie*. Prévu pour novembre 2014, il y a fort à parier que l'on entende parler de ce projet. CCS

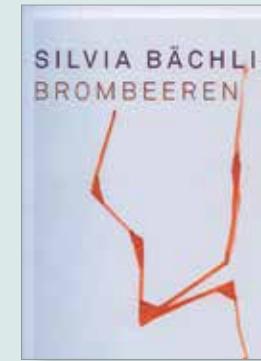
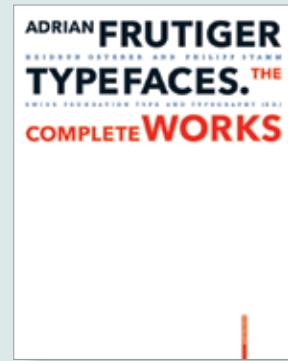
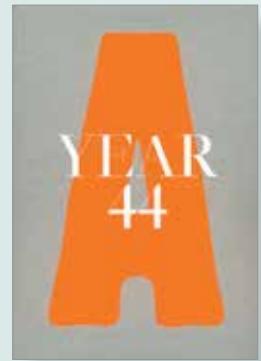
IWAN SCHUMACHER Feuer und Flamme

Feuer und Flamme est un documentaire sur la fonderie Kunstgiesserei à Saint-Gall, qui a la particularité d'être spécialisée dans la fabrication d'œuvres d'art hors normes. Ce film met en lumière le savoir reconnu de Félix Lehner, fondateur en 1983 de la fonderie, et de son équipe. Mais surtout, il nous offre une plongée surprise dans le processus de création d'œuvres d'artistes, ou comment de petits modèles deviennent des monuments parfois gigantesques comme les sculptures en paraffine grandeur nature d'Urs Fischer qui se consument lentement, ou encore *Han/Cock*, le coq bleu de 4,7 mètres de haut de l'artiste Katharina Fritsch installé à Trafalgar Square à Londres. CCS

CHRISTOPH SCHAUB Films on Architecture

L'architecture est souvent associée à la photographie. Mais peut-on la filmer ? Le réalisateur Christoph Schaub en est persuadé et en a même fait sa spécialité. Passionné, il propose aujourd'hui un coffret de neuf documentaires parmi ceux qu'il a pu réaliser depuis *Il Girasole – A House Near Verona* (1995). Chaque film permet au spectateur de suivre la réalisation d'un projet architectural d'envergure ou les méthodes de ses célèbres protagonistes. Ainsi on découvre la conception du stade olympique de Pékin, par Herzog & de Meuron, les techniques de construction des ponts par Jürgen Niemeyer, Peter Zumthor, ou encore la folie architecturale de Brasilia par Oscar Niemeyer. CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts

ART BASEL | YEAR 44
JRP|Ringier

Cet abécédaire de 784 pages paraît à l'occasion de la 44^e édition de la foire d'art bâloise, et cela afin de fêter la première année où la marque est présente sur trois continents, depuis qu'Art Basel, après la création d'Art Basel Miami, a repris la foire de Hong Kong en 2013. De A à Z, la publication va au-delà de l'habituel catalogue et brosse un portrait inattendu de la foire et de sa place dans la création contemporaine. Parmi les auteurs invités, on retrouve les incontournables Gianni Jetzer ou Hans Ulrich Obrist, mais également des interventions d'artistes tels que John M. Armleder ou Arto Lindsay. Les galeristes ne sont pas en reste et les témoignages jalonnent l'ordre alphabétique dans une mise en page brillante de Gavillet & Rust. Denis Pernet

ADRIAN FRUTIGER
Typefaces, The Complete Works
Birkhäuser

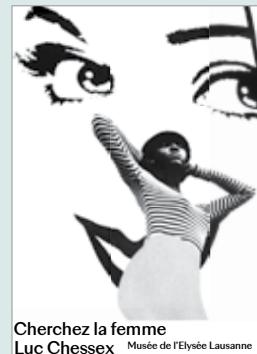
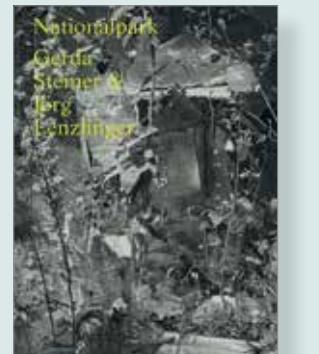
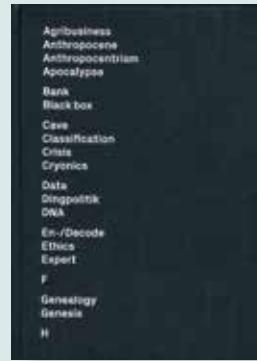
La maison Birkhäuser a l'excellente idée de republier le livre consacré à l'œuvre complète d'Adrian Frutiger, le plus célèbre créateur de polices de caractères d'imprimerie de Suisse. On lui doit bon nombre des classiques du XX^e siècle : l'Univers pour les machines à écrire IBM, l'OCR-B qui orne les bulletins de versements, la Frutiger commandée par l'aéroport Charles-de-Gaulle à Roissy et aujourd'hui utilisée sur les panneaux des routes helvétiques. Il est également l'auteur des identités d'entreprises telles que Shiseido ou BP. Sur 464 pages, et à travers une foule d'interviews détaillées avec l'intéressé, *Typefaces, The Complete Works* offre un panorama complet et essentiel pour les amateurs de graphisme. DP

SILVIA BÄCHLI
Brombeerens
Walther König

Accompagnant l'exposition éponyme de la Pinakothek der Moderne de Munich, la publication *Brombeerens* réunit des œuvres de Silvia Bächli acquises par la collection d'arts graphiques du musée, dont un ensemble présenté au pavillon suisse de la Biennale de Venise en 2009 et un grand nombre de pièces récentes. Le dessin – ou les peintures sur papier – épure, souvent abstrait, parfois trace du geste, se laisse découvrir comme un poème. L'artiste, basée à Bâle, renouvelle à chaque trait sa recherche de traduction des éléments indiscernables des expériences de perception. Avec un texte de l'artiste et un essai de Hans Rudolf Reust, l'ouvrage offre une magnifique clé de lecture de la démarche de Silvia Bächli. DP

PATRICK BERGER
Animal?
Les presses du réel et presses polytechniques et universitaires romandes

Publié conjointement avec une exposition à Archizoom, l'espace d'exposition de l'Institut d'architecture de l'EPFL, *Animal?* rend compte de la recherche de Patrick Berger. L'ouvrage sort à point nommé au moment où la monumentale Canopée des Halles, dessinée par l'architecte, prend forme peu à peu au cœur de Paris. De l'Espace musique et danse de Cluny au siège de l'UEFA à Nyon, on découvre à travers les croquis le cheminement de l'architecte. La très rare reproduction de l'article de Roland Barthes sur la discothèque Le Palace à Paris, paru dans *Vogue Homme* en 1979, est l'un des nombreux documents contenus dans le livre composé comme un carnet de notes. DP

PETER FISCHLI & DAVID WEISS
Polyurethane Sculptures
Walther König
Rock on Top of Another Rock
Forlaget Press

Deux ouvrages paraissent à propos du travail du plus célèbre des duos suisses. Le premier sur la longue série, les *Polyurethane Sculptures*, débutée en 1982 et interrompue en 2012 à la disparition de David Weiss. Le second autour de *Rock on Top of Another Rock*, un projet d'art public planté dans Hyde Park à Londres. Fidèles à leur démarche mêlant critique, dérision et qualités plastiques inégalées, les deux artistes opèrent de la même évidence dans les deux typologies de sculptures. Pour une sculpture monumentale, ils sont capables de convoquer le plus simple archétype de monument : la merveille géologique des rochers en équilibre. DP

ALEXIS PERNET
Le Grand Paysage en projet
MetisPresses

Le terme « grand paysage » apparaît vers la fin des années 1960 dans les milieux de l'aménagement du territoire. Le paysagiste et docteur en géographie Alexis Pernet revient dans un livre très complet sur l'histoire et les spécificités de ce type de planification. Les outils se sont progressivement ouverts aux sciences sociales pour s'approcher de démarches participatives, mobilisant les populations locales. C'est ce processus qui retrace l'ouvrage, en s'appuyant à la fois sur l'histoire des institutions, une analyse critique des outils et une expérimentation à l'échelle 1. Richement illustré, *Le Grand Paysage en projet* s'adresse autant au large public qu'aux paysagistes, architectes ou urbanistes. DP

BEX & ARTS
Émergences
art&fiction

Le catalogue d'*Émergences*, douzième édition de l'exposition en plein air Bex & Arts dans le parc de Sziassy à Bex, regroupe les reproductions des quelque 43 œuvres réalisées *in situ* par les 50 artistes invités. Placé sous le signe de l'utopie de la compréhension du monde, le livre, comme l'exposition, fait la part belle aux propositions des artistes : Shahryar Nashat et Étienne Descloux, Claudia Comte, Christopher Fülemann, Vanessa Safavi pour n'en citer que quelques-uns. Des textes de Robert Ireland, Fabienne Radi et Julia Hountou viennent compléter la « visite », le tout dans un graphisme délicieusement radical du Lausannois Aurèle Sack. DP

NIC HESS
Drawing Installations, 1995-2013
Snoek Verlag

La Daimler Art Collection publie un catalogue raisonné qui retrace dix-huit ans de production de pièces murales de Nic Hess. Réalisées au scotch, à la peinture, au graphite, les muraux *in situ* de l'artiste zurichois tiennent à juste titre du dessin, de la manière dont la ligne définit un motif. Ses compositions sont à la fois familières – car complant des références issues de la culture populaire – et étranges, jouant parfois avec l'anamorphose que permet l'architecture du lieu sur lequel il intervient. Les installations sont monumentales tout en étant ludiques, colorées non sans apporter une critique sur le monde et sa représentation. Un livre indispensable qui, sur 304 pages, permet de découvrir l'œuvre d'un artiste singulier. DP

GERDA STEINER / JÖRG LENZLINGER
Nationalpark
Lars Müller

La nature est omniprésente dans la pratique du duo Gerda Steiner – Jörg Lenzlinger. Avec elle, c'est le potentiel de transformation de la culture qui est en jeu. En 2013, à l'invitation du Musée d'art des Grisons à Coire, c'est donc tout naturellement que l'exposition s'intitule *Parc national*, tant le canton alpin s'enorgueillit de la présence sur son territoire du seul parc national de Suisse. Alors que ce dernier fête ses 100 ans, les artistes en profitent pour transformer le bâtiment Sulser du musée – avant sa destruction en vue du nouveau bâtiment prévu pour 2016 – en une serre baroque et sauvage. De magnifiques vues de l'installation et une conversation avec les artistes constituent la trace de cette expérience. DP

ALEXANDRE JOLY
La cacahuète spatiale
AOTC/EPFL, art&fiction

Le Franco-Genevois Alexandre Joly a été invité à résidence pendant une année à l'EPFL dans le cadre du programme Artist on the Campus. L'occasion pour lui de poursuivre son projet scientifique de lancer une cacahuète géante dans l'espace, en écho aux recherches menées par l'école dans les domaines de l'astronomie, de la physique et de l'aéronautique. Fidèle à son savoir-faire qui mêle poésie, technologie, nature et bricolage, l'artiste a planté une rampe de lancement pour son arachide surdimensionnée au milieu de l'icône Rolex Learning Center dessiné par SANAA. Le présent catalogue rend compte de cette expérience hors du commun qui fut, naturellement, couronnée de succès. DP

BOB GRAMSMA
IN - Works 931-14209
edition fink

Le grand photographe vaudois Luc Chessex débute sa longue carrière par quatorze ans passés à Cuba, de 1961 à 1974, de l'aube de la révolution castriste à la fin du rêve idéaliste. Photographe engagé, il collabore avec les artistes de l'île, l'agence de presse et le pouvoir en place, avec, au bout de l'objectif, un regard critique sur la réalité de la société cubaine. Le Musée de l'Elysée consacre une exposition à l'artiste ainsi que deux ouvrages dont un essai photographique resté inédit jusqu'à ce jour. *Cherchez la femme* constitue un portrait de la femme cubaine et une réflexion sur le médium lui-même. La photographie n'est-elle pas une « photo-mentir », terme que l'artiste employa à La Havane lors de la présentation de la série en 1966? DP

L'actualité éditoriale suisse / Arts



L'actualité éditoriale suisse / Littérature



PAUL NIZON
Faux papiers. Journal 2000-2010
Actes Sud

Pour Paul Nizon, le Journal fait partie intégrante de l'œuvre. Pour ce Bernois installé à Paris depuis des décennies, mais resté fidèle à la langue allemande dont il est un grand artiste, cette pratique d'écriture quotidienne est à la fois le laboratoire de ses autres livres – romans et récits –, une autobiographie et un exercice d'observation du monde. Le cinquième volume, *Faux Papiers*, concerne la première décennie du XXI^e siècle. L'auteur y analyse la douloureuse naissance du beau récit, *La Fourrure de la truite* (Actes Sud, 2006). Il se plaint, non sans ironie, de ses difficultés financières et du peu de succès public, lui qui compte pourtant en France un cercle d'admirateurs fervents depuis *L'Année de l'amour* en 1985. Son récent divorce est dépeint



JULIEN BURRI
Muscles et La Maison
Bernard Campiche Éditeur

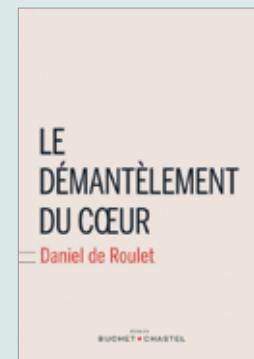
comme une catastrophe naturelle qui l'a fait dégringoler de Montmartre à Montparnasse, lui qui a toujours rêvé de s'enfuir « sur les ailes de l'amour ». C'est dans les portraits d'auteurs et d'amis que Paul Nizon excelle. Les pages consacrées à l'éditeur Siegfried Unseld sont un des sommets de ce Journal. Il revient aussi sur son enfance, élevée par des femmes dans une famille d'exilés russes. Même si l'écrivain mène une vie retirée dans son arrière-cour parisienne, il porte sur la poésie mondiale un regard toujours vif. Mais c'est dans les observations fines de la vie quotidienne, toujours étroitement mêlée à l'écriture, qu'il est le meilleur. Ou encore dans la transcription saisissante et parfois angoissante de son univers onirique. Isabelle Rüf

Un bel objet intrigant que ce livre qui en compte deux, tête-bêche: d'un côté, un roman, *Muscles*. De l'autre, des « morceaux » qui composent *La Maison*. Le héros de *Muscles* est un adepte du *body building*, un colosse un peu raide et engoncé. Julien Burri sait très bien rendre les efforts du corps, maté, humilié, tatoué, obéissant; les muscles qui gonflent et forment une armure. Dans la vie de ce grand enfant à qui l'auteur s'adresse en le tutoyant, il y a Amélie, qui le rassure et le domine. Et Édouard et Leïla, les deux chats qui leur servent de bébés avant qu'arrive le vrai. Les souvenirs d'enfance, anodins puis cruels, se mêlent à l'odeur des salles d'entraînement et des piscines, la répétition du malheur s'entrelace aux proses, imagées, évocatrices, qu'il dessine en quelques mots précis. IR



NOËLLE REVAZ
L'Infini livre
Zé

Noëlle Revaz publie peu et à chaque fois, elle provoque la surprise. Dans *Rapport aux bêtes* (2002), elle a créé un langage paysan éloigné de tout réalisme, pourtant d'une vérité criante. En 2009, *Efina* laissait percevoir le déroulement du temps à travers une correspondance entre un vieux comédien sur le déclin et une jeune femme amie des chiens. À ce petit chef-d'œuvre de concision et de dérision succède une fable stupéfiante: *L'Infini livre*. Situé dans un temps légèrement en avance sur le nôtre, le récit anticipe l'évolution de la littérature. Le livre est devenu l'objet d'un lancement médiatique très travaillé qui rappelle les stratégies mises en place pour les *Harry Potter*. Mais, désormais, seule compte la couverture – en relief, aux



DANIEL DE ROULET
Le Démantèlement du cœur
Buchet-Chastel

couleurs éclatantes, d'un ésotérisme prêtant aux interprétations les plus hardies. Personne n'aurait plus l'idée de s'intéresser au contenu de cette boîte magique, en revanche la présence de l'auteur sur les plateaux de télévision est un élément essentiel du processus. Lire est devenu un acte obsolète, légèrement obscène. Une autre auteure, Joanna Fortaggi, surgit, en rivale, puis en double de Jenna. Le contenu de leurs ouvrages, le planning de leur parution, leur écriture même, finissent par leur échapper totalement. Seules comptent leurs vies privées et leurs apparitions télévisées. Une révolte se dessinera-t-elle, une main hardie ouvrira-t-elle un jour une de ces couvertures ? Drôle et inquiétant. IR

du drame atomique – Hiroshima, Nagasaki, Three Miles Island, Tchernobyl, Fukushima. *Le Démantèlement du cœur* est à la fois celui de la centrale de Creys-Malville et celui des illusions d'une époque. C'est aussi la mort de Max, personnage principal de la saga avec Shizuko Tetsuo, tous deux nés en 1945, intimement liés: cette entreprise politique, écologiste, militante et littéraire est aussi un roman d'amour. « Comédie humaine » du XX^e siècle, *La Simulation humaine* peut se lire sur papier. Mais il existe aussi une version électronique, une application réalisée par le Laboratoire d'humanités digitales de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne – *simulationhumaine.com* – qui permet de lire l'ensemble par fragments ou dans sa continuité. IR



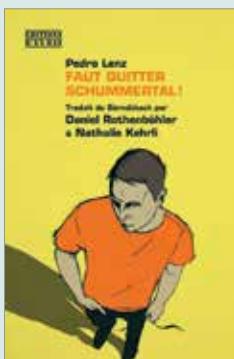
THOMAS SANDOZ
Malenfance
Grasset

Thomas Sandoz est attentif aux vies blessées, aux destinées mal adaptées. Après les récits – *Même en terre*, *Les Temps ébréchés* –, c'est la forme du conte qui s'est imposée pour *Malenfance*. Pouce est un Petit Poucet de 11 ans, perdu dans la ville, en avril 1978. Un chaton blessé, qu'il veut sauver, lui fait manquer son train. Affolé à l'idée de l'inquiétude de ses parents, il saute dans le premier wagon venu. Sa course nocturne l'emmène dans une forêt, il connaît la peur et la douleur. Les souvenirs éveillent l'écho des malentendus familiaux, le silence du père, les cris de la mère. Rien ne sera plus pareil après cette nuit qui marque la fin de l'enfance et l'affrontement avec des réalités abruptes. IR



MAX LOBE
La Trinité bantoue
Zé

En 2009, 39, rue de Berne avait révélé la verve de Max Lobe, jeune Camerounais installé en Suisse. Dans *La Trinité bantoue*, il exerce un regard aigu sur la société suisse. Mwána vit à Genève avec Ruedi, son amoureux alémanique, venu des montagnes. À Lugano, sa maman soigne un cancer dans une clinique tenue par des bonnes sœurs, ou travaille Kosambela, la sœur de Mwána. Africain, homosexuel, le jeune Bantou a bien du mal à trouver un emploi stable, alors que la Suisse s'apprête à chasser ses moutons noirs, comme le lui rappellent les affiches de la propagande d'extrême-droite: le jeune homme et son ami survivent grâce à l'aide sociale et aux colis de vivres venus d'Afrique. Un récit tonique et critique. IR



PEDRO LENZ
Faut quitter Schummertal!
Éditions d'en bas

Faut quitter Schummertal! est une traduction du *Bärndütsch* de Haute-Aargovie, tentative audacieuse de rendre les sonorités d'un des dialectes de Suisse alémanique, une langue essentiellement orale mais de plus en plus utilisée en littérature. Pedro Lenz, membre fondateur et vedette du groupe de poésie sonore plurilingue Bern ist überall, a rédigé le monologue d'un brave garçon, un marginal un peu alcoolique, un peu drogué, un peu malchanceux et souvent bouc émissaire. À sa sortie de prison, le voilà de retour à Schummertal, son village, à méditer sur son passé et son très incertain avenir, devant un café pomme, en rêvant de conquérir le cœur de la serveuse. Un récit-culte en Suisse dans sa version originale. IR



FABIENNE RAPHOTZ
Terre sentinelle
Éditions Héros-Limite

Quand Fabienne Raphotz ne se consacre pas à éditer des contes de belles et de bêtes chez José Corti, elle parcourt le monde – proche ou lointain – et pose son regard de poète sur les oiseaux, les abeilles, les roches et les mousses. *Terre sentinelle* est un montage très fin de noms d'oiseaux, d'insectes, de plantes, qui font musique, disposés comme des arpèges sur la page. Qu'elle célèbre les rives de l'Arve près de Genève ou les forêts du Mozambique, ou que, très discrètement, elle parle d'elle, c'est toujours le même souci de justesse, teinté d'humour. Un jeu subtil entre les citations d'écrivains et de naturalistes et les dessins d'Ianna Andréadis enrichit l'appréhension de la beauté fragile du monde. IR



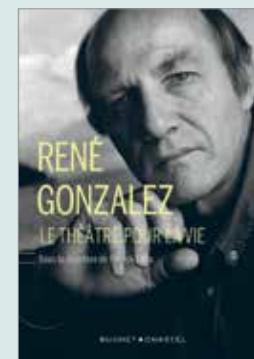
PASCALE FAVRE
Présent presque parfait
Art&fiction

Performeuse, dessinatrice, Pascale Favre s'exprime aussi en mots. Ceux de *Présent presque parfait* confrontent deux niveaux: le récit autobiographique d'un garçon de milieu ouvrier qui voulait devenir artiste, dans l'Allemagne des années 1980-1990, avant la réunification; et, en italien, des paroles adressées à sa compagne actuelle, qui l'écoute en français, subtil mélange de reproches, de remarques culturelles, de demandes affectives et d'observations sur l'époque actuelle. Un alliage intéressant d'ironie, de réflexions sur l'art et de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Y passent les ombres de Jean-Luc Godard, John Cage, Markus Lüpertz, France Gall et celles de groupes punks qui ont marqué l'époque. IR



FANNY VAUCHER
Pilules polonaises
Noir sur Blanc

Partie pour Varsovie par amour en 2012, l'artiste Fanny Vaucher tient un journal écrit et dessiné où elle recense ce qui l'étonne, la trouble, l'amuse ou l'indigne. « Pourquoi les Polonais ne peuvent-ils pas ne pas être romantiques ? », se demande-t-elle en fin de parcours. La réponse: à cause des pins et des bouleaux. Rien de plus beau que l'infinie forêt. Chaque double page de ce plaisir livre de souvenirs comporte des aquarelles légendées d'anecdotes pleines d'humour, manuscrites en français d'une plume allégre, et traduites en anglais et en polonais. Un guide spontané pour apprivoiser les spécificités d'un pays à l'histoire troublée et pour aider les autres à le saisir par le joyeux bout de la lorgnette. IR



PATRICK FERLA
René Gonzalez Le Théâtre pour la vie
Buchet-Chastel

Susciter des enthousiasmes, mettre en relation des talents, créer de la convivialité: c'est également le génie de René Gonzalez qui, pendant plus de vingt ans, anima le Théâtre de Vidy-Lausanne. Il y a fait venir des spectacles prestigieux, en a créé un grand nombre qui ensuite ont voyagé sur de grandes scènes, donnant à ce « théâtre au bord de l'eau » une dimension internationale. Il a imprimé au lieu un élan que sa disparition en 2012 n'a pas brisé. Mais nombreux sont ceux qui le regrettent et qui ont voulu apporter leur hommage à l'appel du journaliste Patrick Ferla. Comédiens, metteurs en scène, écrivains, politiciens ont répondu. Ces témoignages tracent le portrait d'un homme passionné, engagé, chaleureux et fidèle. IR



ARNAUD ROBERT
Journal d'un Blanc
L'Aire

En 2003, Arnaud Robert découvre Haïti à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance. Il aborde l'île avec inquiétude. Il aime l'Afrique, sa musique, et se méfie des Caraïbes. Il va apprendre à la connaître, à travers les remous politiques et les catastrophes naturelles. C'est le début d'une histoire d'amour qui perdure: l'île, ses habitants, sa littérature, son océan. Journaliste, il se voit confier en 2012 une chronique dans *Le Nouvelliste*, seul quotidien haïtien: *Journal d'un Blanc* réunit ces billets, suivis d'un texte autobiographique qui tire le bilan de cette décennie. Ils sont autant de regards – critiques, amicaux, admiratifs – sur la société haïtienne, ses clivages, sa misère et son énergie. IR

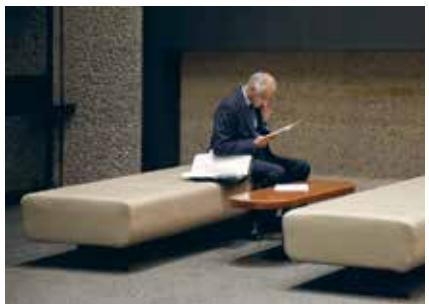


SEPTEMBRE / OCTOBRE



● EXPOSITION / 12.09 - 14.12
Miriam Cahn, *corporel/körperlich* / p. 4

● EXPOSITION / 12.09 - 14.12 / Les plus beaux livres suisses 2013 (à la librairie) / p. 30



● EXPOSITION / 12.09 - 26.10
collectif_fact, *Le Bénéfice du doute* / p. 9



● ARCHITECTURE / 17.09 / 20 H / agps / p. 14



● DANSE / 23 - 24.09 / 20 H
Ioannis Mandaounis, *Twisted Pair* / p. 20

● ÉVÉNEMENT / 25.09 / 20 H / Uriel Orlow, *Unmade Film: The Proposal* / p. 31



● ARCHITECTURE / 02.10 / 20 H
Buchner Bründler / p. 15

OCTOBRE

● NUIT BLANCHE / 04.10 / DÈS 19 H
Anne Rochat / p. 21

● MUSIQUE / 07.10 / 20 H / Olivia Pedroli / p. 17

● GRAND ENTRETIEN / 14.10 / 20 H
Massimo Furlan / Vincent Baudriller / p. 27

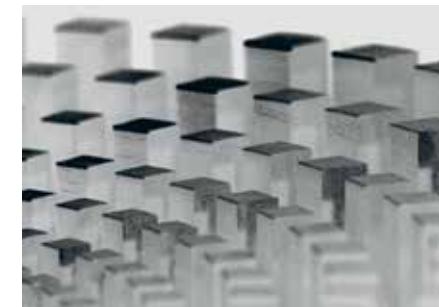


● MUSIQUE / 15.10 / 20 H
Hildegard leint fliegen / p. 31

● THÉÂTRE / 16 - 17.10 / 19 H / 18.10 / 20 H
Massimo Furlan & Claire de Ribaupierre, *Un jour* (Théâtre de la Cité internationale) / p. 27



● MUSIQUE / 17.10 / 20 H
Erika Stucky, *Spidergirl* / p. 16



● ÉVÉNEMENT / 23 - 24.10 / 20 H
Philippe Decrauzat et Alan Licht, *Anisotropy* / p. 28



● EXPOSITION / 31.10 - 14.12
Alexandra Navratil, *Plunge/Soar* / p. 8

● MUSIQUE / 31.10 / 20 H
Fritz Hauser, *Trommel mit Mann* / p. 19

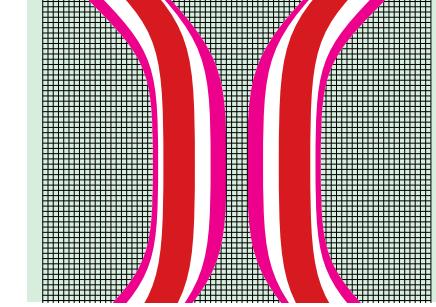
NOVEMBRE / DÉCEMBRE



● ÉVÉNEMENT / 04 - 05.11 / 20 H
Julian Sartorius et Eric Hattan, *Chaises musicales* / p. 22



● THÉÂTRE / 12 - 15.11 / 20 H
Michel Voïta, *Dire Combray* / p. 18



● GRAPHISME / 20.11 / 20 H / Norm / p. 10



● ARCHITECTURE / 24.11 / 19 H
Jürg Conzett (Centre Pompidou) / p. 12



● DANSE / 10 - 11.12 / 20 H /
Nicole Seiler, *Small Explosion With Glass And Repeat Echo* / p. 11

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris

Trois parutions par an

Le tirage du 18^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication:
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication:
Simon Letellier

Graphistes: Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejroud
et Audrey Casalis
Photograveur: Printmodel, Paris
Imprimeur: Deckers&Snoeck, Anvers

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F - 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, septembre 2014
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Alena Alexandrova, Guillaume Belhomme, Alexandre Caldara, Yann Chateigné, Mireille Descombes, Marie-Pierre Genecand, Corinne Jacquier, Myriam Kridi, Lyn Levy, Olivier Michellon, Sybille Omlin, Denis Pernet, Jacques Poget, Arthur de Pury, Arnaud Robert, Isabelle Rüf, Catherine de Smet, Joël Vacheron, Andreas Wagner

Photographes et illustrateur

Serge Hasenböhler, Wilfried Dechau, Eric Staudemaier, Ruedi Walti, Gina Folly, Christian Lichtenberg, Yann Mingard, Dorothee Thébert, Pierre Nydeger, Renato Andreoli, Jérôme Baccaglio (illustrateur)

Traductrices

Claude Almansi (*Visions fantômes*), Daniela Almansi (*Épaississement de la présence*), Marleen Schröeder et Anne Marie Gosselin (*Chaises musicales*)

Insert d'artiste: Beni Bischof

Né en 1976 à Saint-Gall, il a été salué en 2008 et 2009 par un Swiss Art Award. En 2014, il participe aux expositions *Surfaces* au Fotomuseum de Winterthour, *Let's get ridiculous* à Acme Gallery à Los Angeles, et *Elementare Malerei* au Kunstmuseum de Saint-Gall. Son livre *Psychobuch* paraît chez Patrick Frey à Zurich.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Prochain voyage

du 3 au 5 octobre 2014 à Paris et région parisienne en compagnie des directeurs du CCS

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Adhérez!

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50 €
Cercle des bienfaiteurs: 150 €
Cercle des donateurs: 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F - 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche: 13h - 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi: 10h - 18h
samedi et dimanche: 13h - 19h

La librairie du CCS propose une sélection

d'

ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses,

art contemporain, photographie, graphisme,

architecture, littérature et jeunesse.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50

reservation@ccsparis.com

du mardi au dimanche: 13h - 19h

Tarifs soirées: entre 7 et 12 €

Expositions, conférences: entrée libre

Restez informés

Programme:

le programme détaillé du CCS

de même que de nombreux podcasts

(interviews et enregistrements de soirées)

sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter:

inscription sur www.ccsparis.com

ou newsletter@ccsparis.com

Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection:

Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Administration:

Dominique Martin

Communication:

Aurélie Garzuel

Production:

Célyna Larré

Production Le Phare:

Simon Letellier

Technique:

Kevin Desert et Charles Rey

Librairie:

Emmanuelle Brom,

Dominique Koch,

Dominique Blanchon

et Lewin Lempert

Accueil:

Sophie Duc, Frédéric Eberhard

et Lia Rochas-Paris

Événement extra-muros le 12 janvier 2015 à 18h, au Théâtre de Vidy à Lausanne

Présentation du programme 2015 à l'occasion des 30 ans du CCS, suivie de la performance *Chaises musicales* de Eric Hattan et Julian Sartorius

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

 Pro Helvetia

 LE TEMPS

 inRockupables

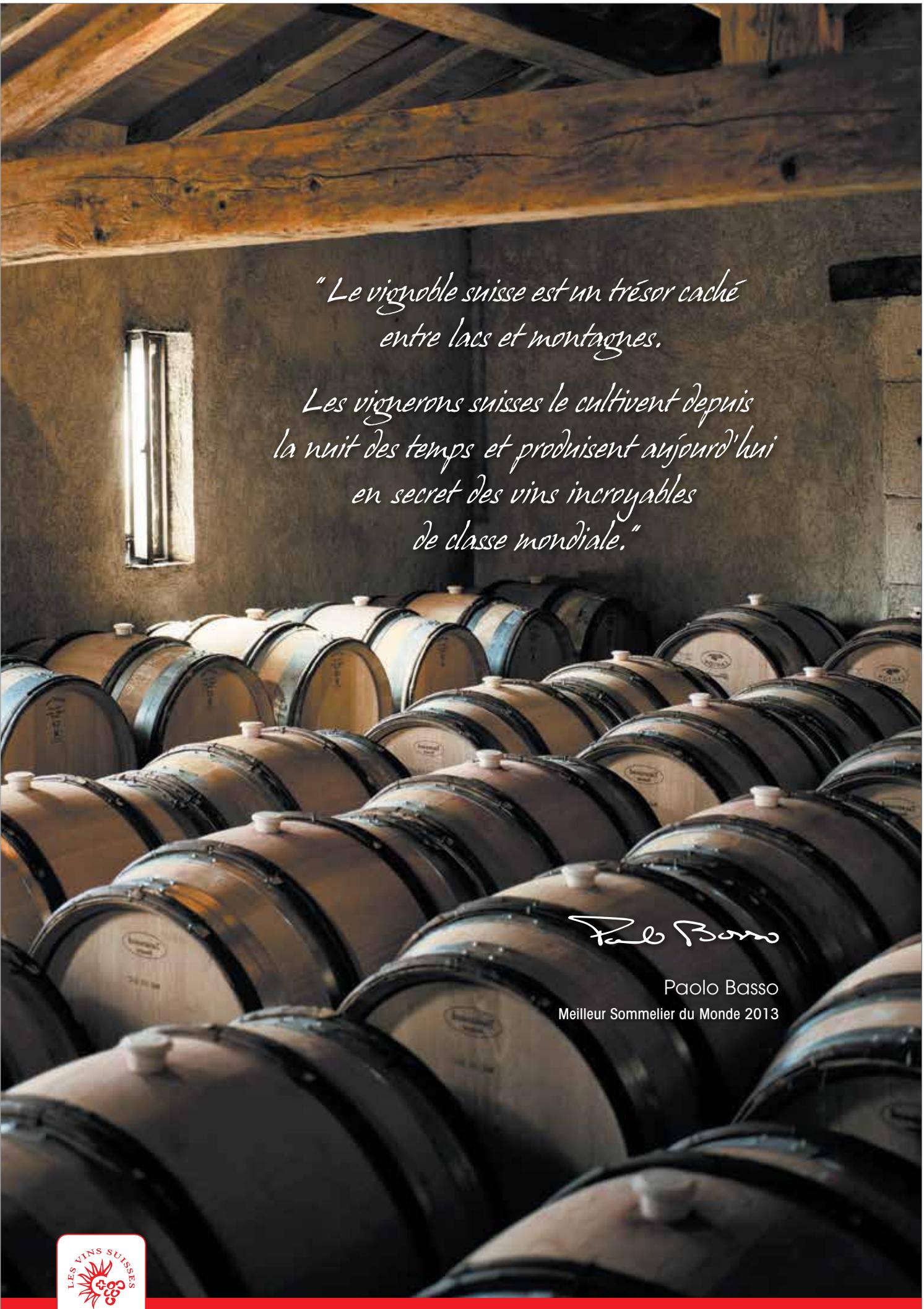
 nova 101.5 FM

 AA Architecture d'aujourd'hui

 étapes

 Partenaire des vernissages et des soirées

 LES VINS SUISSES



*"Le vignoble suisse est un trésor caché
entre lacs et montagnes.*

*Les vignerons suisses le cultivent depuis
la nuit des temps et produisent aujourd'hui
en secret des vins incroyables
de classe mondiale."*



Paolo Basso

Meilleur Sommelier du Monde 2013



Suisse. Naturellement.

A déguster avec modération